Sommaire

Recherches

Sur un bateau, dans un hôpital, en Tunisie, trois prêtres font le point

Jean Gesquière, Pierre Judet, un aumônier

Embarqué au long cours Page 5

En écoutant la souffrance Page 22

Essai de bilan après 10 ans en Tunisie Page 37

Etudes

De la foi à l'athéïsme, Le phénomène de la déchristianisation

René Salaün Page 43

Chronique

L'Eglise de Kinshasa Page 53

« Les prêtres ruraux » (Centurion)

Maurice Hornuss Page 58

Officiel-Prélature

Ordinations

Carnet de la Mission Page 61

Ouvrages reçus Page 60

[illegible]

Sur un bateau, dans un hôpital, en Tunisie,

trois prêtres font le point.

Embarqué au long cours : notes pour un bilan

Jean Gesquière

Au large du Cap..., 4 janvier

L'embarquement : un événement toujours nouveau

En embarquant le mois dernier, j'étais content de retrouver une activité et un environnement auxquels je me suis fait depuis longtemps. C'est pour moi, à chaque fois, une tranche nouvelle de vie qui s'ouvre, une nouvelle condition d'existence à affronter qui sollicite de ma part le meilleur. Chaque embarquement, chaque nouvel équipage forment une partie neuve de vie, de connaissance, d'enrichissement humain.

Il y a bien sûr la séparation d'avec ceux que l'on aime : et ça compte. Mais ceux avec qui je vais vivre, je les aime aussi sans plus de phrases. Ce qui fait que j'aborde le navire avec beaucoup d'optimisme et d'attente positive. Je voudrais communiquer à tous le peu de joie et de vrai bonheur que je possède.

Sacerdotalement, je me sens là dans mes plus vraies di-

mensions. La mission confiée, l'affection, l'amitié profonde créent une continuité de liens, sans faille, avec tous ceux que je quitte. Bien au contraire d'une distance qui nous séparerait progressivement, tous et toutes, toute la Mission sont là bien présents, constamment, mêlés intimement à tout ce qui me fait vivre ici. C'est peut-être de la pure subjectivité ; mais tout cela fait partie de l'unité de ma vie et m'aide beaucoup à vivre et à traduire cette richesse commune que sont l'Eglise, Jésus-Christ, l'évangile.

Mon attitude extérieure et intérieure, la plus claire et la plus volontaire, est faite d'accueil, d'attention et de service, le plus simplement possible, pour qui que ce soit à bord. Je m'efforce de plus écouter que de parler, et de parler quand il le faut en évitant, autant que faire se peut, (ce qui n'arrive pas toujours) de faire le procès de qui que ce soit. La vie de navigation m'a suffisamment appris qu'il y a un extérieur à tout homme qui n'est pas l'écho véritable de ce qu'il est intérieurement : et c'est toujours bien mieux. Si l'on s'arrête à ce masque que chacun porte, par précipitation de pensée ou manque d'intériorité du regard, à coup sûr il y a erreur sur la personne. A bord, et en raison de ce pourquoi nous sommes, il est grave d'ainsi se tromper.

Pour parvenir à une pareille mise à jour, je me fais le plus attentif possible aux détail vécus de la vie de chacun car ils agissent comme des révélateurs plus certains que les plus belles déclarations. Une pareille attente réceptive agit comme une invitation discrète et amicale qui fait surgir, un jour ou l'autre, l'échange. Chacun livre alors son secret, lourd de lui-même, et qui attendait d'être communiqué sans autres conditions que l'amitié.

Cela exige une certaine maîtrise de soi, une grande patience : veiller à ne pas s'imposer, apprendre à écouter l'autre en lui-même, de façon entière, sans facticement être là et penser ailleurs. Voilà ce à quoi je m'efforce, et comment je réagis. Je cite ce petit trait du cuisinier, comme illustration : « Comment fais-tu pour écouter aussi longtemps tel ou tel copain ? Tu n'es pas le meilleur Postal que je connaisse, mais t'es un frère » (1).

(1) Le « Postal » est le maître d'hôtel de l'équipage (l'homme à taut faire) ; il met le couvert, amène les plats, nettoie les coursives et les locaux collectifs de l'équipage.

A bord, la vie collective

La première bordée que j'ai connue se préparait à partir en congé. De ce fait l'atmosphère générale était détendue et amicale, collaborante. Toutefois, par les commentaires des uns et des autres, j'ai senti que le voyage qui venait de se terminer avait été bon, particulièrement entre les personnels Pont et Machine, quoiqu'il n'y ait eu aucune réalisation collective autre que l'excursion à Kobé : les gars le regrettaient.

Le personnel Restaurant semblait avoir été tenu à l'écart en tant que Service. Il n'y avait d'ailleurs pas d'unité interne dans ce service en raison des dissensions personnelles, et les trois garçons noirs qui servaient les officiers s'arrangeaient entre eux sans beaucoup de rapports avec le reste du Service et les autres membres du bord.

La nouvelle bordée s'est pointée au Havre, à la fin de la tournée des ports du Nord. Quelques-uns avaient leur réputation faite d'avance, bonne ou non ; on m'informa « en douce », comme d'habitude.

Au début je regrettais ceux qui partaient car je les connaissais presque tous. Depuis notre départ du Havre et de Marseille, peu à peu (passés les premiers temps où chacun digère son arrivée à bord et son départ de chez lui), notre petite collectivité s'est faite. Grâce à la volonté commune de s'entendre qui s'est fait jour progressivement nous formons maintenant une bonne équipe. Cela n'empêche pas les coups de gueule comme ce matin, mais les animosités ne durent guère grâce à la pression commune qui ne les entretient pas.

Cela demande de la part de tous une tolérance réciproque, et de savoir à l'occasion « ravaler sa chique ». L'esprit de conciliation prime, et chacun y met du sien pour qu'il demeure. Cela se révèle par mille petits gestes entre les hommes, entre les services : coups de mains, casse-croûte pris entre Pont et Machine, mélange de gars de différents services aux mêmes tables, etc. La camaraderie se noue lentement et, par effet de contagion, influence jusqu'aux sous-officiers. Une onde de sympathie commune court à bord, et notre seul souhait est qu'elle dure et résiste aux contraintes de la vie en commun : fatigue, énervement, etc. A bon équipage, bon bateau ; c'est le cas ici, jusqu'à présent.

Les éléments déterminants de cette bonne ambiance sont quelques gars dans chaque Service qui n'ont pas voulu rester dans leur coquille et ont donné le ton. Le dépassement de soi de

ces quelques-uns est tout aussi déterminant que lorsque quelques autres se décident à cultiver les embrouilles.

Les fêtes de Noël et du Nouvel An sont venues à point nommé, en raison de leur caractère universel, pour permettre un brassage de la plupart des gens à bord, sur un autre plan que le seul professionnel. Lorsque le Commandant et quelques officiers se trouvent mélangés avec vingt-trois subalternes pour pousser la romance, boire un coup et participer au sentiment commun de la fête, les rapports sociaux prennent par la suite un ton différent, plus proche, où une certaine chaleur humaine se partage. Témoins ces réflexions : « On est bien partis » — « Il n'y a que de bons gars » — « Quand on sait s'arranger et se déranger un peu, ça marche ».

Collectivement cependant c'est le travail professionnel qui commande et légitime toute l'organisation de la vie à bord ainsi que la hiérarchie : c'est un donné constant pour tout navire ; mais il ne détermine pas pour autant l'esprit collectif qui associera les quarante-sept hommes que nous sommes, voués à flotter ensemble durant quatre ou cinq mois. Travailler ensemble, on ne peut y échapper. Mais vivre ensemble et s'épanouir communément ne sont pas donnés au départ. Il faut s'y mettre et sauvegarder cela tous les jours. Lorsque le Maître Graisseur qui fait son dernier voyage avant de partir à la retraite dit : « Pour mon dernier bateau, c'est un bon bateau », c'est que tous, chacun selon ce qu'il est, par l'accumulation de mille petits gestes d'ouverture humaine, nous avons fait que le bateau soit « bon ».

Vie professionnelle, réalité internationale, regard sur le monde : tout est lié

La navigation peut nous faire voir bien des choses et des gens dans les pays touchés quoique, de façon générale, ce soit superficiel et fragmentaire. Mais le regard de la plupart des gars reste rivé au quotidien. Ils n'ont pas cette curiosité d'esprit qui leur permettrait de prendre conscience de tout apport nouveau, de toute richesse qu'ils voient sans la pénétrer, sans chercher à la comprendre. C'est la parabole de l'anneau d'or dans la mangeoire. Que d'occasions possibles et perdues de se reconnaître plus homme, plus solidaire des hommes !

A leur décharge, il faut dire que rien n'est fait pour les ouvrir à toute cette réalité. Ils passent indifférents au travers des plus graves problèmes tant qu'ils n'ont pas conscience d'en être directement concernés. Le réveil se fait avec surprise ; parfois avec colère et sentiment d'impuissance.

Cela ne veut pas dire qu'ils ne soient pas réceptifs, à condition de les aider à voir et à comprendre. Le racisme, par exemple, est souvent un sentiment fait d'un ramassis d'idées toutes faites, non contrôlées : réflexes instinctifs de supériorité, de défense de sa propre situation (embarquement d'étrangers du Tiers-Monde) ; étroitesse de vue par insuffisance de connaissance de l'évolution du monde, par manque d'étendue de conscience humaine et universelle.

Dans cet ordre de choses, je crois que nous avons le devoir — nous qui avons eu le privilège d'apprendre à savoir, à découvrir, de chercher à connaître — de leur communiquer la vision de l'Histoire que nous avons apprise et ce qui en fait le mouvement. Soit dit en passant, mais de façon importante, tout le mouvement de l'Histoire est dans la mouvance de Dieu agissant ; pour moi il y a constante interférence, et il faut que nous en soyons conscients.

C'est pour moi une dimension très ressentie. Je m'efforce de la faire passer, de la proposer comme richesse dans les rapports quotidiens, les occasions d'escales, etc. Elle aboutit très souvent dans la prière comme question posée à Celui qui peut me faire comprendre ; ayant mieux compris, je m'efforce alors de la mieux transmettre à travers la complexité du concret, observé et saisi.

Nous avons conscience d'une inquiétude de l'homme, posée comme une recherche : elle s'applique à toute situation humaine quelle qu'elle soit. N'est-ce pas un partage essentiel que nous avons à en faire avec tous ? Rendre plus hommes les hommes avec qui nous vivons, en leur proposant dans nos vies toute la dimension de l'homme qui nous a été donnée à connaître (dans l'action comme par la parole), n'est-ce pas pour nous une responsabilité essentielle, à la fois humaine et évangélique ?

Qui plus que Dieu — et Noël n'est pas là pour rien — a le souci de l'Homme et de son achèvement ? N'est-ce pas cette assurance qui doit se faire moteur en nous pour vivre tout événement et en manifester le prix ? Je crois au cheminement de cette part de Vérité si, effectivement, nous savons en vivre et la proposer librement et sereinement.

S'il faut, sur cette toile de fond, donner une hiérarchie de ce que je pense, je dirai que l'espérance et l'inquiétude du milieu — comme de toute réalité humaine vécue ou croisée au cours du voyage — sont centrées sur ce seul souci de vivre pleinement en Homme Sauvé, de vivre le plus intensément pos-

sible ce qui fait, cause et construit l'unité humaine. Je la verrai, d'ailleurs, plus dans un sens de « plus être » que de « mieux être ». Car « mieux être » sans cette volonté d' « être plus » homme tourne à l'égoïsme collectif et personnel : c'est l'impasse.

Par ailleurs, en considération de la condition humaine commune, nous ne pouvons pas nier que nous ne soyons pas, collectivement, des privilégiés.

C'est pourquoi j'ai été content de la visite de Pierre à notre escale à Dakar. Pendant que nous mangions il nous a expliqué comment survit le Sénégal : un enfant sur deux meurt avant cinq ans en raison de la malnutrition ou de la faim, qui donnent un terrain propice aux fièvres.

Possibilités industrielles : 15 000 emplois ; usines tournant à demi rendement en raison de la division politique et économique de l'Afrique ; marché de l'arachide tombé à moitié prix de sa valeur par simple décision des économistes des marchés européens, d'où misère dans les campagnes et enrichissement accru des trusts huiliers comme Lesieur, Unilever, etc.

Tâche énorme et capitale pour l'alphabétisation de ces populations, pour les acheminer au niveau des structures techniques modernes. Dans les campagnes, les paysans n'ont pas découvert la technique de la roue... !, etc.

Tous ceux qui étaient là écoutaient attentivement. Pour la première fois ils découvraient l'ampleur humaine d'un problème qui était à quelques mètres d'eux ; combien ils étaient — nous étions — des riches, sans suffisamment le savoir.

Depuis nous avons reparlé de cette escale, de la Chine, du Japon, du Vietnam. Tout n'est pas accepté, loin de là. Il y a toujours mauvaise conscience à relativiser ses besoins par rapport à ceux des autres et à se découvrir débiteurs de ces gens-là, à admettre qu'ils aient les mêmes droits de vivre que nous. Mais c'est de l'ensemencement à long terme.

Dans le pourquoi de ma présence à bord, j'inclus profondément toute cette dimension. Au travers du camarade, du chrétien et du prêtre, il me paraît très important que le message du Christ soit transmis dans toute l'extension du contexte concret où nous sommes. Qu'il soit reçu ou non me soucie, mais ce n'est pas fondamentalement mon affaire. Je ne suis pas maître des consciences.

Je ne puis faire valablement l'Eucharistie qu'à condition que cette réalité humaine dans son extension la plus entière possible

y soit intégrée, coordonnée, signifiée dans toute son ampleur dans le corps et dans le sang.

Je tends à ce que ma présence soit ce faisceau convergent jusqu'au mystère du Christ de tout ce qui se vit et modèle ma conscience, la conscience de tous. Je souhaite que l'unité de ma vie soit suffisamment claire et explicite pour se faire le signe palpable et le plus authentique possible du Dieu qui agit, appelle, transforme, dans toute l'extension et la plénitude de vie qu'il propose aux hommes. Ça me chambarde, parfois assez fort, et m'oblige bien souvent à me rectifier sans pour autant être de la trempe de ceux qui cultivent la crucifixion.

Vivre et signifier Dieu, Jésus-Christ, comme l'Etre proche et en attente active d'Amour pour tous m'oblige, non seulement à vivre en vérité vis-à-vis de lui et des autres qui sont avec moi, mais à me défier suffisamment de moi-même pour ne pas cloisonner mes préférences en faisant croire qu'elles sont les siennes. Voilà comment je vis le « ministère » qui m'est confié ; comme une espèce de coalition intérieure et vivante de tout ce qui fait la vie, l'espérance, le drame des hommes avec qui je suis et, au-delà d'eux, de toutes les situations humaines qu'il m'est donné de connaître.

Les célébrations que je peux faire de l'Eucharistie sont toutes pleines de cette multiple réalité, rendant compte de leur tragique comme de leur gloire. Je crois que nous avons, en Eglise, à intégrer pareille dimension où Dieu trouve aliment pour se communiquer et être reçu.

C'est comme cela que je vois toute réforme liturgique. Sans un pareil contenu, et plus étendu encore, toutes les adaptations du culte risquent de n'être que des travestis. La Mère Eglise peut se mettre en mini-jupe, ce n'est pas cela qui lui donnera de belles jambes.

Entre Durban et Singapour..., 16 janvier

Etapes et signification de mon insertion dans la navigation

Dans le passé, lors de mes premiers embarquements, il y eut une période d'adaptation et d'assimilation à la vie professionnelle et collective du bord qui fut difficile. La vraie difficulté venait du fait que j'ignorais tout de la vie de travail et de la condition de vie rude et sans détours de la navigation. Pourtant mon milieu familial était de la classe ouvrière. Mais, entré à

douze ans au petit séminaire, puis au grand séminaire, je reçus une éducation qui m'inséra dans un autre monde qui ne m'apprit rien ou presque du monde du travail, si ce n'est une certaine méfiance à son égard. J'y ajouterai une suffisance d'esprit certaine, propre au milieu ecclésiastique. Autre chose est de parler, commenter et spiritualiser la vie de travail des autres, autre chose est d'y entrer et d'en vivre.

La vie de travail m'imposa un retournement complet de l'échelle des valeurs qu'on m'avait inculquée ; elle m'amena à retrouver une simplicité, une fraîcheur et une solidarité réelle d'existence, à découvrir l'importance du concret vécu, de la compétence professionnelle, de la signification capitale du « gagner sa vie » à sa sueur, de la grandeur du travail et des travailleurs, de l'endurance à vivre ensemble sans tricher ; elle m'amena à ressentir un milieu humain comme une partie de moi-même. La vie de travail dans la navigation m'apprit à vivre pleinement, malgré toutes les sujétions, tracasseries, pénibilités du métier. Devenir un homme, ce n'est déjà pas si mal.

Cette découverte de ce que c'est que de vivre s'est accompagnée d'une reprise de fond en comble de toute la signification spirituelle de l'existence, la mienne et celle des autres, dans ses espoirs, ses échecs, ses espérances diffuses, sa souffrance. La foi que j'avais reçue s'en est trouvée rudement transformée, moins vaporeuse et, je le souhaite, plus authentique d'incarnation.

Mon insertion dans la navigation, en me faisant pénétrer de plain pied dans un univers d'hommes vivant à l'inverse d'un univers de notions — même édifiantes — fut pour moi un des événement capitaux qui orienta ma vie à s'épanouir dans un développement humain vrai, où la foi et le sacerdoce trouvèrent leurs racines et leur justification. Foi, comme quille à roulis et ligne d'horizon ; et sacerdoce, comme service de Dieu pour et avec les hommes.

Je ne puis dire si ce que j'étais avant m'a aidé à m'insérer dans la navigation. Mais je puis dire que la navigation m'a évité de devenir un curé avorté dans l'humanité. Il m'a fallu plutôt ré-assembler, trier dans tout ce dont j'avais été gavé pour atteindre une certaine consistance humaine, poser les jalons du prêtre que j'avais à devenir.

Le travail et la vie collective des bords m'ont aidé également à engager ma vie de façon vraie, contraignante, mais salutaire et bonne. Sans le travail, aurais-je jamais rencontré les hommes

avec autant de vérité et de solidarité profondes ? Aurais-je jamais autant goûté le sérieux de vivre, le prix de la révélation d'un Dieu-Homme ?

Risque évident, bien sûr, mais qu'est-ce que vivre si ce n'est risquer, et sa vie et sa foi ? Sinon Dieu est un fantôme, et vivre est du cabotage dans une mer fermée. Sortir de ses frontières, c'est risquer d'être refoulé par les siens ; mais c'est aussi s'ouvrir à des horizons nouveaux, plus riches et plus universels qui vous apportent un complément d'être, vous révélant à vous-même en vous communiquant aux autres. Peur ? Oui. A en avoir parfois les tripes dans la culotte. Angoisse ? Quelquefois de ne pouvoir se retrouver, de voir partir en débandade toutes les certitudes apprises qui vont en s'effilochant au frottement de la réalité découverte, de craindre de perdre toute consistance. Mais tout cela est comme un puzzle dont tous les éléments peu à peu convergent et se réunissent pour dévoiler un jour le véritable visage de cette traversée difficile qui transparaît et se précise comme libération, plongée dans le plein courant de la vie, manifestation de la présence et de l'attente de Dieu.

Tout cela était inclu dans la démarche du départ, et à découvrir comme un trésor où l'on puise et qu'on échange. J'ai encore beaucoup à puiser, offrir et recevoir. Passé et présent s'entremêlent en ma conscience comme un goût de poursuivre, une garantie de plénitude.

Actuellement j'ai en plus que l'habitude et l'assimilation à la vie de navigation ne me posent aucun autre problème que d'y être à ma place, et content d'y être en articulation de vie avec tous les autres.

Images du prêtre à bord

Sur ce bord, où j'étais connu comme prêtre avant d'embarquer, je n'ai pas eu à me faire connaître comme tel. Toutefois j'ai eu des questions de ce genre : « Pourquoi tu travailles ? — Est-ce que t'as fait une bêtise ? — On ne t'aurait pas mis à l'écart ? — T'es en punition ? ». Questions dont on peut sourire, mais qui dévoilent combien mes camarades ont, bien ancré dans leur esprit, que leur condition de travailleur est ignorée, voire méprisée par l'ensemble des prêtres. Pour eux, il ne va pas de soi qu'un prêtre travaille de ses mains et gagne sa vie. Dans l'ensemble ils considèrent le métier de prêtre comme un assez bon job, le mettant à l'abri de la nécessité et des risques pour demain. Certains croyaient que je touchais double solde :

celle de marin et celle de curé. Une fois expliquée ma situation et celle des autres comme moi, je m'attirai cette remarque « Ce n'est pas très intéressant ton affaire ».

Quant au prêtre comme signe et ministre de Dieu, sauf un pas un mot là-dessus. Autres questions encore : « Tu dois être un prêtre de seconde zône, t'as pas pu suivre. — T'es pas à la taille des autres qui n'ont plus voulu de toi. — Est-ce que tu serais capable, un jour, d'être curé ? ».

Au sujet de la foi : « Tu crois, bon. Mais tu ne me feras pas avaler que les curés croient comme toi. Tout cela, c'est des salades. Faut bien qu'on y passe. Ça évite au moins des emmerdements ». Comme je disais que c'est en Dieu qu'on croit, Dieu qui est plus que le curé, il me répondait : « T'es marrant, toi mais le curé, c'est tout chez moi ! Si le curé n'est pas d'accord le député et le conseil municipal n'ont qu'à ramasser leurs billes ! ».

L'attitude générale de mes camarades subalternes est d'une bonne camaraderie, très libre et directe. Avec les officiers, tous au moins certains, l'attitude un peu méfiante du départ se mue en relations de plus en plus directes et fort bienveillantes. Un petit fait cependant : nous avons la télévision à bord. Un jour nous tombons sur la retransmission de la messe. Les gars restent et écoutent pendant dix minutes. Puis un graisseur dit : « Postal, ferme ça. D'ailleurs, le Bon Dieu, on ne risque pas de le perdre avec toi ». Je demandais si l'émission intéressait les autres. En réponse je n'eus pas un mot plus haut que l'autre. Je fermais donc le poste. La boutade du graisseur m'apprit, au moins et fort clairement, que l'aspect religieux de ma présence ne leur avait pas échappé, et qu'ils en tenaient compte.

Au cours des conversations, nous arrivons assez librement à discuter religion. Les trois quart du temps, c'est surtout l'aspect social ou sociologique du problème qui est abordé. C'est assez rare d'atterir à celui de la foi. Il me semble d'ailleurs qu'il n'y ait pas beaucoup de liens entre ces deux niveaux dans la conscience de mes camarades.

Ceux qui me parlent naturellement du « curé » sont originaires des pays dits de « chrétienté ». Les autres n'en parlent guère ; ils ne sont pas marqués comme leurs camarades par ce point. Que me disent-ils du « curé » ? Tout en faisant la part de propension de critique négative propre à tout navigant, ce n'est guère encourageant. Le curé est pour eux le symbole de l'autorité

abusive, de la pression morale, de l'intolérance et de l'étroitesse d'esprit. Les plus bienveillants reconnaissent qu'ils peuvent être utiles pour les colonies de vacances, appuyer une demande d'embarquement, conseiller pour des papiers importants, etc. L'un d'eux me disait hier : « Quand les curés ont les gens bien en main, veille à toi si tu n'es pas dans la norme. Là où ils sont minoritaires, ils arrivent à être plus souples et à se faire sympathiques ».

Qu'est-ce qu'un prêtre pour ces gars-là ? Beaucoup de choses et, je crains, pas les plus vraies ni les meilleures. En tout cas, c'est ce qui leur apparaît qu'ils retiennent. J'ajoute ce mot du chef de Cuisine : « Les gars sont braves avec toi parce que t'es un bon collègue, mais aussi parce qu'ils savent que t'es prêtre ; au fond, ils te respectent ».

Significations de la messe

La seule messe que j'ai dite collectivement, avec toutes les précautions d'heure et de lieu pour respecter la liberté de conscience de chacun, fut célébrée le soir de Noël, à 23 h 45, sur la demande des délégués Pont, Machine et du Commandant. Nous y étions une bonne quinzaine sur un effectif de 47 hommes. Certains ont récité avec moi les répons et prières d'offrande. Depuis, plus rien, et aucune allusion. Messe très priante au demeurant, et attentivement suivie. Aucune communion.

J'ai été content de cette démarche parce qu'elle fut faite en toute clarté et vérité. Je me suis d'ailleurs employé pour que tous ceux qui étaient là comprennent bien le sens de cette démarche. Toutefois, j'étais sans trop d'illusions sur la suite. J'aurais préféré évidemment qu'à la suite de ce coup d'envoi quelques-uns se déclarent comme des hommes de foi. Mais je ne souffre pas de cette non réponse, préférant qu'une telle démarche soit authentique plutôt qu'un simulacre. Par ailleurs tous savent que je dis la messe quasiment tous les matins entre 5 h 30 et 6 h 15, au réfectoire ADSG, avant la mise au travail, et que quiconque le désirerait pourrait y participer. Ce fait est connu, et je m'abstiens de toute pression pour appâter le client.

Dans cette démarche qui m'a été demandée, il y avait certainement de la foi. De quelle profondeur ? Je l'ignore. Mais il y avait aussi beaucoup de curiosité, de religiosité du moment. Ce n'est d'ailleurs pas la premirèe fois que cela m'arrive. A vrai dire, je m'y attendais. J'ai pu en discuter avec le chef de Cuisine qui prit l'initiative de la conversation : il est luthérien. Il m'a

dit ceci : « Je suis venu parce que je crois en Dieu. Pendant que tu disais la messe, j'ai bien observé les collègues et les trois officiers qui étaient là ; je suis à peu près sûr que deux, peut-être trois, étaient présents par conviction. Ils n'oseront pas se déclarer, à cause des autres ; à moins qu'ils n'aient plus de courage que je ne pense. Le reste était venu pour voir. Ils étaient tous attentifs, et certains surpris. Quant à ceux que je crois être des croyants, ils ne bougeront pas du voyage, tu verras. On en reparlera au retour à Dunkerque ».

Les raisons qu'il invoquait étaient : « Pas assez de courage — Un tel geste singularise —. C'est gênant, à moins d'être nombreux pour faire le poids ». Et aussi cette phrase : « Vous catholiques, vous n'êtes que des croyants de surface ; la plupart d'entre vous ne savent pas exactement à qui ils croient. C'est admis qu'on est catholique ; mais qu'est-ce que ça veut dire ? Moi, je ne pratique guère le temple, mais je connais ma foi et n'hésite pas à la dire, comme à dire que je suis parfois un beau salopard. Au moins c'est clair. Pour tes copains, tout cela c'est bien flou et, au fond, ils n'en demandent pas plus. Un Dieu quand ça va pas ; un Dieu pour se consoler de mourir. Pour le reste, ils se trouvent bien comme cela ».

Je crois avoir déjà dit l'importance majeure de l'Eucharistie dans les pages précédentes. Mais je doute que ceux qui sont ici avec moi la partagent. Elle me pose, surement aux yeux de tous comme chrétien et prêtre de l'Eglise. Quoiqu'il faille faire bien attention au sens équivoque du mot « Eglise ». Pour beaucoup « Eglise » veut dire l'organisation religieuse des prêtres de chez eux ; rien de plus. Pour faire comprendre le sens vrai d' « Eglise » il vaut mieux dire « communauté », et « communion de ceux qui croient en Jésus-Christ partout dans le monde, avec comme chef de file le pape ». Je me rappelle ce mot d'un vieux camarade de navigation — au sujet de l'Eglise — s'apercevant que je rencontrais des chrétiens un peu partout : « Ton international marche bien » ; et, en parlant du pape : « Le chef de ton soviet ! ».

Je pense par ailleurs que le geste de l'Eucharistie n'est pas à poser de n'importe quelle manière, tellement il est grave, vital et engageant. Il faut y être initié et participant. La plupart des gens ont été élevés de telle sorte qu'ils considèrent la messe comme une démarche sans conséquence pour la vie, et dans la vie. Je crois qu'il est important de ne pas donner dans ce travers de ne pas valoriser cette fausse conception en la renforçant par

des célébrations inopportunes qui ne seraient pas un aboutissement, une participation consciente de notre mystère de vie dans celui de Dieu. Ce serait un geste pour rien. L'Eucharistie est un geste : ni imbécile, ni magique. Il est la célébration actuelle du mystère de Dieu et des hommes en esprit et en vérité. Ce n'est pas moi qui l'ai dit. Attention donc à ne pas rechercher, ou nous satisfaire de gestes comme celui-là qui seraient sans contenu. Le Christ n'y gagne rien, ni la foi non plus.

Toutefois je pense qu'il est important que les gars s'aperçoivent que la messe est un geste auquel je tiens, qui m'oblige à un effort certain, qui est influent dans ma vie, qui n'est pas solitaire, en ce sens que je vais ailleurs, et qu'il me met en liaison avec d'autres partout. C'est pourquoi je m'efforce, en étant autant que je le puis fidèle à l'évangile, que ma façon d'être appelle à la connaissance du Christ et achemine à l'Eucharistie comme centre. Cette même démarche fait connaître l'Eglise, car l'un est inséparable de l'autre. Je ne présente pas d'ailleurs l'Eglise comme but, mais comme moyen universel de vivre et faire connaître le Règne de Dieu.

Il est bien évident que lorsqu'il m'est arrivé d'être avec plusieurs camarades, partageant ces mêmes points de vue ou prêts à y adhérer, il y avait là « Eglise » ; l'Eucharistie trouvait, aux yeux de tous, son authentique signification. Ça prend d'ailleurs une plus grande ampleur ; ça se sait même, puisqu'ici on m'a parlé du « Vienne », et de trois camarades qui étaient avec moi.

C'est pourquoi, sans jamais refuser toute célébration eucharistique collective, je me suis toujours fixé de préciser, ou de faire préciser les intentions des demandeurs, de dégager l'importance de l'acte qu'on me demandait de faire, et de montrer la correspondance qu'il devait y avoir, ou que nous devions nous efforcer d'avoir, entre ce geste et le comment vivre collectivement et personnellement, l'un authentifiant l'autre.

A l'appui de cela, je cite cette phrase du tourneur de ce navire, qui était venu à la messe de Noël : « Je suis venu pour voir, j'ai été surpris. Je ne savais pas que ça pouvait être aussi simple, pauvre et grand, humain. Ça m'a fait quelque chose ; mais ce n'est pas pour autant que j'y reviendrai ».

Prière et dialogue

Pratiquement, je me réserve chaque jour, sauf rares exceptions, un temps de prière d'une heure environ. Elle est faite de lecture de Bible, textes du Concile, messe quasi-quotidienne, bré-

viaire souvent. Je ne lis pas énormément de textes de Bible, car il me faut du temps pour assimiler. Quelques versets me suffisent, et je rumine cela durant mon travail du matin qui n'est pas mentalement absorbant et est affaire de routine. La régularité de mes horaires de travail et de l'organisation de la vie à bord facilitent la réflexion. Cela est valable surtout à la mer car, au port, la vie est beaucoup plus précipitée.

Je dis quelquefois le chapelet, mais assez rarement, et beaucoup moins que du temps où j'étais matelot. Les longues heures de veille et de silence à la passerelle durant la nuit ont vu se dérouler pas mal de chapelets.

Mon camarade de cabine me voit lire la Bible ou le bréviaire ; les autres savent que je prie. D'ailleurs rien ne passe inaperçu. La question m'a été posée au cours d'une conversation : « Est-ce que tu pries ? » — « Oui » — « Moi, je me rappelle encore le Notre Père, mais c'est tout ». Un autre qui se marie bientôt me disait : « Il faut que je réapprenne mes prières pour me marier. Tu me donneras un coup de main. Je ne veux pas être plus con qu'un autre devant le curé ».

Le contenu de ce temps de prière comporte quasi totalement tout ce qui se passe ici : personnes et événements ; pays touchés ou longés ; ce que l'on sait de l'information par radio ; tout ce que le courrier fait connaître et partager. Ce n'est pas la matière qui manque. Mon dialogue avec Dieu est en fait tout plein de ce qui fait le dialogue avec les autres, de la saisie que je puis avoir de la vie ici, là, partout. La prière est à tous les coups une petite et quotidienne promenade géographique et universelle, veillant avec les uns, réveillant les autres, visitant le sommeil de ceux qui dorment. Ma joie est de savoir que dans un coin ou l'autre du monde, je sais trouver une même correspondance. L'univers doit être nimbé d'un tel réseau, qui bannit toute solitude. La prière est une force, une vigilance familière, un va-et-vient constant qui restitue pleinement toute présence et dont nous ne soupçonnons pas toute la puissance, trop bornés que nous sommes aux choses qui se touchent.

Lorsque je lis la Bible ou un bouquin, je me dis : « Tiens, voilà comment Dieu s'est exprimé à travers Abraham, Paul, Jean, etc. ». Ou plutôt, voilà comment Dieu s'exprimait et se faisait connaître. A l'appui de ces vieux textes j'essaie à mon tour, au travers de mon temps et de la vie actuelle, de comprendre comment Dieu s'exprime et se fait connaître. Rien donc n'est fortuit

ou indifférent. Tout peut être dialogue et jointure intérieure avec les autres et Dieu, l'un et l'autre se réfléchissant.

J'ai mis du temps à comprendre cela, mais je le trouve excellent et vrai. Je ne m'attache pas tellement à refaire ce que Paul et Jean, etc., ont fait ou dit : Dieu ne se répète pas ; il se construit et suit l'évolution des hommes, de ce qu'ils pensent et remettent en question. Ce qui était valable jadis ne l'est peut-être plus maintenant. A moi de vivre et de dire ce qui doit être vécu et dit de Dieu, des hommes, de la foi, en correspondance avec ce que vit, fait et pense le monde d'aujourd'hui. Le passé est un exemple et non pas une recette, une resucée nostalgique.

C'est pourquoi je m'efforce d'être attentif à toute la vie du bord, à celle d'où je me trouve. Car tout ce qui s'y passe et s'y fait peut être révélateur de la vériatble identité des hommes et, du même coup, en noir ou en blanc, de la manière dont Dieu se propose. Dans toute cette multitude de gestes coutumiers et inhabituels, à un moment ou à un autre, le fil conducteur transparaît et fait émerger ce qui forme l'être vrai de chacun, la fenêtre au travers de laquelle il voit et reçoit le jour. Et cette forme d'attention me fait saisir parfois que Dieu parle et sait parler par les autres fort explicitement, qu'ils soient chrétiens ou non. La plupart du temps on ne sait ni écouter, ni voir, ni entendre parce qu'on monologue et qu'on se prend pour norme de vérité.

Si j'ai des oreilles, un cœur, un esprit, un corps n'est-ce pas pour vivre en communication avec les autres, et saisir ce qu'ils sont, qui est Dieu, qui je suis, avec ces facultés comme canaux, comme points de départ nécessaires pour connaître le plus vrai de chacun qui est impalpable, toujours à connaître, et qui est le plus central, le point de convergence et d'irradiation de toute personne ?

C'est à ce niveau qu'il faut trouver la connexion. Ça ne se fait que lentement ; on peut en louper le branchement. Si ça se noue très vite, c'est qu'il y a eu des réparations lointaines, un téléguidage jusqu'au point X où l'on se reconnaît.

La prière est comme ce téléguidage au travers de la vie coutumière, qui permet de remonter jusqu'à la source de chacun dont l'identité spirituelle est commune avec Dieu. J'y pense souvent. Mes camarades s'en aperçoivent. Pour preuve, l'un d'eux me disait hier matin : « Depuis que nous sommes ensemble, je te vois vivre. Tu n'arrêtes pas de penser. Ça se voit. Tu es au

boulot, à table, à la rigolade, tu manges, tu écoutes, etc. Mais tu es là et plus loin. Moi, quand je travaille, parle, etc., je ne vois pas plus loin. Toi, tu écoutes plus loin que ce qu'on peut dire ». Un autre me disait : « Il faut faire attention à toi, car t'enregistres ». C'est vrai ce qu'ils disent : je suis foutu comme cela. Si je fais des impairs, la plupart du temps, c'est par impulsivité d'esprit ou par réaction instinctive du caractère.

La navigation m'a appris à me défaire des jugements rapides et définitifs sur les autres. Je n'en suis pas exempt d'ailleurs. L'habitude de la « ré-flexion », la prudence apprise de la vie en commun, la reprise dans la prière me font relier un tas d'événements, de comportements, pour mieux comprendre et aller au-delà des apparences, à laisser en suspens une appréciation sur une situation ou sur un gars quand ça ne me paraît pas clair. Je n'y arrive pas toujours et me trompe comme tout le monde. Mais c'est pour moi une forme de recherche et de respect, de sympathie et de prière pour ceux avec qui je vis, et pour moi-même.

Tout cela vous paraît peut-être un peu tiré par les cheveux ; vous me le direz. Mais je crois que la navigation et la petite vie collective qu'elle impose permettent et invitent à aller ainsi plus avant. On y gagne en beaucoup de points, dont celui de la tolérance et de la bienveillance, de l'ouverture d'esprit et du cœur.

Je dois aussi à la navigation, et cela m'a beaucoup aidé à saisir la dimension spirituelle très dense de la prière et de Dieu, de m'avoir fait découvrir toute la profonde réalité des liens des esprits et des cœurs, à cause de l'absence. A terre où l'on est trop occupé, trop pris, l'on tend à n'attacher d'importance qu'à tout ce qui, physiquement, s'impose à nous : personnes et événements. De telle sorte qu'une personne partie est souvent plus ou moins rapidement oubliée. La valeur réelle des gens absents se trouve absorbée par l'accaparement objectif du quotidien qui obstrue par son encombrement.

L'absence et la distance auxquelles oblige la navigation poussent, soit à tourner en rond, soit à trouver une autre dimension de liens et de vie que le cœur et l'esprit savent inventer. Dimension large, enrichissante et belle, complémentaire du reste comme l'âme l'est au corps. La correspondance en est souvent le véhicule et le lien. Ecrire peut-être une expression meilleure et plus profonde, plus juste que de parler.

S'il y a des paroles qui ne veulent rien dire, il y a des lettres

qui sonnent le creux, comme il y a des lettres qui sont de véritables délégations de soi-même. J'ai reçu beaucoup de lettres depuis que je navigue, qui étaient de véritables restitutions de la présence d'autrui. Chaque mot a sa portée de connaissance, que l'éloignement et la disponibilité permettent de mieux sonder et de mieux recevoir. Et, en retour, écrire, c'est aussi se livrer entièrement à tel ou tel ; ça peut être vrai, aussi vrai que d'être là. Il me suffit de voir avec quelle impatience le courrier est attendu à bord, lu et relu attentivement, avidemment, pour être convaincu que tous nous sommes sensibles à cette dimension-là. Et lorsqu'il n'y a pas de courrier, l'on se sent comme frustré de cette part de présence et de proximité des autres qu'on attendait pour mieux y correspondre.

Eloignement qui est le moyen de se mieux connaître et de mieux s'entre-vivre. Réalité que tout marin vit plus que d'autres, et comme beaucoup d'autres. N'est-ce pas une pareille dimension qu'il nous est possible de nouer avec Dieu, le monde, avec comme correspondant la prière ?

En écoutant la souffrance

Un aumônier d'hôpital

La santé préoccupe de plus en plus l'homme moderne. Les grandes émissions médicales informent les téléspectateurs des progrès spectaculaires des sciences. L'homme de la rue se sent très fortement concerné en ce domaine. Le grand public a été amené à présenter, pour les trente ans à venir, ses craintes et ses espoirs par une enquête effectuée en France du 8 au 14 septembre 1967. Les plus grands progrès souhaités pour l'an 2 000 sont polarisés par la santé : 84 % des français pensent qu'à cette date le cancer sera guéri, et 78 % craignent un développement des maladies mentales.

Les opérations du Cap ont suscité beaucoup d'enthousiasme dans le monde entier. Des chirurgiens ont osé l'impensable, l'incroyable. Le professeur Barnard rentre parmi les vedettes de l'actualité au même titre que les champions olympiques.

La souffrance, la maladie atteignent l'homme le plus robuste, le plus invulnérable. Emmanuel d'Astier de la Vigerie, « l'homme du monde », l'analyste des situations internationales, obligé de subir un séjour à l'hôpital, écrit :

« Je suis offensé, irrité. Pourquoi serais-je couché ? tous les hommes sont debout ».

Et dans son regard sur les événements du monde, il intègre son événement personnel : « Quand on entre à l'hôpital, on dépouille un vieil homme. On sort du domaine de l'émotion pour entrer dans le domaine d'une science incertaine et d'un jeu. On affronte une hiérarchie solidaire qui découpe votre temps et votre corps en tranches et en tableaux — urine, pulsation, température. Internes, externes, stagiaires, aides-soignants, filles de salle, font autour de vous un ballet bien réglé...

« Il y a beaucoup de Noires, Guadeloupe, Réunion, Martinique : ce sont les plus douces. J'ai devant moi une Isabelle qui est Guyannaise et brique les meubles en chantant. Elle est venue de là-bas avec son mari, un guadeloupéen ; ils ont un peu le mal du pays. Ils repartiront pour Cayenne, qui a cessé d'être un bagne pour devenir un centre spatial, quand ils auront un diplôme...

« Ce matin, outre la ronde, j'ai mes cinq premières visites. D'abord une dame avec un chapeau, le sourire à la main, genre « armée du Salut ». Elle me demanda si je me sentais seul, si

j'avais de la famille, si je voulais de la lecture ou de la compagnie. Je répondis que j'étais nanti. Nous nous saluâmes. Vinrent le blanchisseur et la marchande de journaux... Le curé termina la ronde. Nous étions un peu embarrassés : je lui parlais du temps, il me parla de la prière. Après son départ je m'enquis du Pasteur et du Rabin. Il n'y en avait pas. Je regrettais le Rabin, nous aurions pu parler de Sillon et du conflit ».
(« *Evénement* » *Février* 1968).

La souffrance ne se comprend que de l'intérieur, comme nous le rappelle le Cardinal Veuillot : « Nous savons faire de belles phrases sur la souffrance. Moi-même j'en ai parlé avec chaleur. Dites aux prêtres de n'en rien dire : nous ignorons ce qu'elle est. J'en ai pleuré ». Il ne s'agit pas pour autant de l'oublier. Ne parlons donc pas sur elle, mais écoutons-la.

Au cours d'une réunion de tous les Aumôniers d'hôpitaux de la Région Parisienne, le 6 juin 1966, *Monseigneur Veuillot leur avait demandé d'ouvrir leur ministère à la* totalité des hommes et des femmes qui constituent le monde hospitalier, *de se considérer comme responsables non seulement des malades, mais aussi de l'évangélisation de tout le personnel qui travaille à l'hôpital.*

Voici comment un aumônier, parlant à quelques-uns de ses collègues, a rendu compte de son travail pour répondre à cet appel pendant la première année de son ministère dans ce milieu.

Il sera question ici des malades et du personnel qui, ensemble, constituent la totalité du monde de l'hôpital à rejoindre pour lui proposer l'Evangile du Seigneur.

Les malades

Combien de rencontres ?

L'hôpital laïc, dont je suis aumônier, compte environ 900 lits. En fait, avec les salles en transformation — et il y en a toujours — le chiffre n'est atteint qu'au plus fort de l'hiver, avec même parfois des pointes de 950 grâce à des brancards rajoutés dans les couloirs ou, en surnombre, dans les salles. En temps normal, le nombre des malades est plus proche de 850 que de 900.

En 1966, il y a eu 16 670 entrées, soit une moyenne de 45 par jour, et 1 117 décès enregistrés, soit 3 par jour en moyenne

J'ai cherché systématiquement à rencontrer l'ensemble des services de malades. Sauf la maternité, parce que les accouchées ne sont pas vraiment des malades et que, de ce fait, surtout sans appel de leur part, les aborder est plus délicat.

Dans l'année, je n'ai reçu que cinq appels de visites et toujours pour des ondoiements ; j'ai d'ailleurs refusé de les faire, après explication, parce qu'il n'y avait aucune nécessité d'urgence. Je me suis fixé d'aller dans tous les autres services (30 salles) au moins une fois chaque semaine. Je n'y suis jamais arrivé, et je n'ai dû rencontrer qu'un malade sur sept.

D'où viennent ces limites de « l'ouverture à tous les malades » ? Si je n'ai aucune exclusive, a priori, il m'est impossible, en effet, de rencontrer, *pour un dialogue vrai*, l'ensemble des malades. En voici les raisons principales :

— Trop grand nombre de malades pour un seul Aumônier.

— Temps de visite limité à l'après-midi — pour ne pas gêner, le matin, le service : soins, toilettes, visite des médecins. De l'après-midi, il faut encore défalquer le temps que je passe dans mon bureau à recevoir d'anciens malades ou des familles de malades.

— Brièveté de séjour de certains malades. La moyenne de séjour est actuellement de 18 jours d'hospitalisation par personne. Ce qui veut dire, en tenant compte du fait que certains y passent des mois, que beaucoup n'y demeurent pas plus de huit jours.

— Nécessité de revoir quotidiennement certains malades (grands malades dont je connais l'issue fatale certaine dans les jours ou les semaines prochaines).

— Nécessité, dans un souci de respect de la conscience des gens, de leur fiche la paix, sachant que, dans un hôpital dont la population est à l'image de celle du monde, beaucoup ne tiennent pas à avoir une conversation avec un prêtre.

J'ai été marqué par quelques refus catégoriques, tel celui-ci. Alors que je me tournais vers une malade inconnue — voisine immédiate d'une malade avec laquelle je venais de parler pendant dix minutes — avant même que j'aie ouvert la bouche : « merci ! merci ! merci !... » ; et telle autre : « Pas besoin de vos services, Monsieur ! Je n'ai jamais eu besoin du service des prêtres ; ce n'est pas maintenant que cela va commencer ! ».

L'impossibilité de rencontrer tous les malades tient aussi à une conception de leur visite dont je parlerai plus loin.

Quelles rencontres ?

« L'ouverture demandée à la totalité des malades » fait penser à leur diversité religieuse ou sociale : chrétiens, catholiques, protestants et orthodoxes, israélites, musulmans, incroyants, d'une part ; clochards et gens de milieu bourgeois, d'autre part.

Il n'y a pas de limite systématique du dialogue du fait de la confession religieuse. Je ne demande pour ainsi dire jamais son appartenance religieuse à quelqu'un, car je pense qu'être obligé de se prononcer pour une autre appartenance religieuse que la mienne, ou de reconnaître n'avoir aucune appartenance religieuse, risquerait de couper le dialogue au moins au début.

La situation est toute différente si ce sont eux qui, d'eux-mêmes, protestants, israélites, incroyants se présentent comme tels, car alors facilement je peux leur dire les liens ou la sympathie que j'ai avec leurs semblables.

Une fois ou l'autre, il a pu être dommageable de rester dans l'inconnu sur ce point. Il m'est arrivé de ne savoir que par un faire-part annonçant le décès « muni des sacrements de l'Eglise » (ce qui était d'ailleurs faux) l'appartenance de quelqu'un à l'Eglise catholique. (Quelle était la valeur de cette appartenance que je n'avais pas soupçonnée ?).

Inversement, pour ne pas m'être suffisamment présenté comme aumônier « catholique », il m'est arrivé d'être remercié, par une catholique, avant son départ de l'hôpital, des bonnes conversations qu'elle avait eues avec moi : « C'était, me disait-elle, la première fois qu'elle avait l'occasion de parler à un pasteur protestant ! » — J'ai dû la décevoir, en ces temps d'œcuménisme, en lui disant que j'étais prêtre de l'Eglise catholique.

Je m'efforce de passer toutes les semaines dans chaque salle — pour que les malades puissent me voir et, s'ils le désirent, me faire signe simplement. Mais, pendant très longtemps — pour ne pas dire encore maintenant — j'ai été dans l'incapacité d'aller dans une salle lorsque je n'y connaissais personne et n'y étais demandé par personne, en me présentant simplement : « Je suis l'Aumônier de l'hôpital ».

De même, je me refuse de faire la tournée de poignées de main systématique. Cette manière de faire me semble irrespectueuse si elle ne peut, du fait de sa brièveté, être reconnue comme un acte d'attention personnelle et d'amitié ; ou s'il n'y a pas eu, au préalable, un échange d'homme à homme fraternel ; après un tel échange elle acquiert une tout autre valeur de communion de vie, et parfois de partage de la souffrance.

Par contre, presque toutes les fois où l'on me propose de m'asseoir après un bon début de conversation, sauf avec les bavards invétérés, j'accepte de le faire, ce qui entraîne une baisse sur la quantité des malades visités, mais un gain sur la qualité de la rencontre.

Dans une perspective missionnaire, il y a non seulement le problème d'aller à tous les malades, mais aussi, et c'est très important, celui de *ne pas se couper de ceux qui n'attendent spon-*

tanément rien de notre ministère. Aumôniers, nous sommes connus comme ministres de l'Eglise et de ce fait porteurs, comme d'une chape de plomb, de tous les préjugés que beaucoup ont à son égard :

« L'Eglise est liée au monde bourgeois ». Si, dans une grande salle, je suis appelé auprès d'un rare bourgeois perdu là, et le seul à demander l'Aumônier (et qu'il se présente : chef d'escadron en retraite, officier de la Légion d'Honneur, etc.), je m'empresse d'aller voir aussi le clochard qui m'a demandé de lui trouver un rasoir.

« L'Eglise est un ghetto » où l'on a un tas de pratiques et de cérémonies à part (cf. l'Eglise présentée à la télévision). Pour un meilleur ministère, et dans le souci des plus éloignés, je me refuse de me laisser accaparer par les malades « églisiers », plus gourmands de gestes religieux que soucieux de témoigner auprès des autres de l'amour de Jésus-Christ.

« L'Eglise est une puissance ; elle est triomphaliste ». J'avoue être très gêné quand un curé qui a mis en avant son titre de curé pour venir en dehors de l'heure normale des visites, et que je rencontre au chevet d'une de ses paroissiennes, me la présente, devant les autres malades, tout haut, tout fort, *comme s'il était là chez lui.*

De plus, si ce confrère me décline tous les titres de gloire de la malade : pratiquante régulière, communiant trois fois la semaine, très dévouée à nos œuvres, du tiers-ordre de..., etc..., je me sens tout d'un coup très loin — moi qui suis, en vérité, et dans l'esprit des malades, solidaire de ce prêtre — très loin de tous ceux qui sont là, non pratiquants, non tertiaires, non dévoués aux œuvres de M. le Curé, et je me sens incapable ensuite de les rejoindre dans la vérité de leur vie.

Je suis gêné aussi lorsqu'une dame visiteuse chrétienne m'apercevant à l'autre bout de la salle me dit, comme en terrain conquis « Alors, Monsieur l'Aumônier, vous venez visiter *nos* malades ? ».

Les sacrements à l'hôpital

J'essaye d'être très soucieux, en donnant les sacrements (communion, confession, sacrement des malades) dans une salle commune, de leur interprétation et de leurs répercussions sur l'entourage (les autres malades, le personnel et parfois les familles des autres malades).

Nous sommes dans un lieu public et laïc, et non privé et sacré comme cela devrait être pour poser de tels gestes. Les conditions dans lesquelles on est amené à donner la communion sont souvent très pénibles et regrettables : soins aux voisines, bassins, etc...

Je suis obligé aussi de tenir compte parfois de la qualité du témoignage que donne, ou ne donne pas, celui qui demande le sacrement ; je m'efforce alors de rattrapper par une attitude amicale la gêne que peut causer à certains un geste qu'ils ne comprennent pas, ou que, pour une raison ou pour une autre, ils ne peuvent pas ou ne veulent plus faire.

C'est ennuyeux, en effet, que la seule personne qui, dans une salle de cancéreuses, demande la communion, soit la plus désagréable, armée constamment de son chapelet et de sa canne et disant aux jeunes antillaises qui la soignent : « Infirmière ! Pendant la guerre de 14 j'ai fait marcher les sénégalais ! Ce n'est pas devant des gamines comme vous que je vais caler ».

D'où, sauf exceptions bien sûr, je limite les communions, en salle, au dimanche.

Je cherche toujours à privilégier deux attitudes. *Discrétion* dans le nombre et la façon de donner les sacrements ; ces gestes qui sont normalement réservés à une communauté chrétienne et qui, aux yeux des incroyants, nous font passer pour des magiciens ou des sorciers de village ; très grand *respect* des consciences, pour ne pas pousser à la réception des sacrements. Ces deux attitudes ne nuisent pas, bien au contraire, à un vrai travail missionnaire.

Je cite un fait, à titre d'exemple. Dans une chambre à quatre, après la mort d'une vieille martiniquaise cancéreuse à qui j'avais fait de nombreuses visites pendant des semaines, sa voisine de lit, israélite, me suppliait de revenir ensuite pour elle et de l'aider, elle aussi, dans sa souffrance ; les deux autres femmes occupant cette chambre, l'une militante communiste, l'autre prostituée, me parlaient aussi avec beaucoup d'amitié.

Je n'ai pas fait de gestes religieux, au sens strict, sur la femme Martiniquaise ; je ne lui ai rendu que des services amicaux pour l'aider à boire, à s'asseoir ou à rendre ; j'ai écrit sous sa dictée des lettres, j'ai donné pour elle l'un ou l'autre coup de téléphone, je l'ai réconfortée dans ses souffrances.

Je ne lui ai pas donné le sacrement de l'amitié ou du pardon du Seigneur qu'elle ne me demandait pas parce qu'elle n'avait jamais pratiqué, et ne savait sans doute pas ce que cela voulait dire ; mais je l'ai aidée à aimer les infirmières ou les aide-soignantes qu'elle n'aimait pas spontanément, à se réconcilier intérieurement avec des gens à qui elle en voulait, à penser aux autres malades. Souvent, ensuite, elle me demandait des nouvelles de telle ou telle dont je lui avais parlé ; elle s'intéressait à mon travail d'aumônier. Grâce à elle, un certain climat d'amitié, d'entraide, de charité s'était créé dans cette salle. Dans l'échange que nous avons eu, tous les quatre, après la mort de l'amie Martiniquaise, je pense que quelque chose de l'Evangile de Jésus-Christ a pu se dire et être accepté.

L'administration de sacrements qui n'auraient pas été perçus par ces trois personnes comme signes de la grâce, de l'amour de Jésus-Christ, aurait été moins bénéfique pour leur révèler cet amour de Dieu, que la cuvette tenue, l'oreiller retapé, les multiples visites et, à travers cela, l'amitié d'un frère qui, en même temps, était prêtre de l'Eglise de Jésus-Christ. Je crois, dans la perspective missionnaire d'ouverture à tous qui nous intéresse, au respect absolu des consciences dont nous avons parlé, et, en plus, à *la très grande valeur de l'amitié* purement désintéressée.

En disant cela, je pense à un certain nombre de personnes qui sont devenues mes amis et pour qui je suis devenu peu à peu un ami. J'en cite, pris parmi des hommes et des femmes d'appartenance religieuse différente de la nôtre, parce que le fossé qui nous sépare apparamment nous est mieux connu ; mais je pense que cette amitié et ce respect sont évidemment aussi bénéfiques avec qui que ce soit, pour l'ouverture à un dialogue au cœur de la vie qui est un premier pas dans l'évangélisation.

Je revois cet homme israélite, dont j'ai aidé, pendant des semaines, la femme à souffrir d'une tumeur cancéreuse à la figure et qui, au jour de son enterrement, est venu m'embrasser comme un frère devant le rabbin et toute la nombreuse communauté israélite.

Un israélite aussi, cet ancien malade dont j'ai soutenu le moral, qui revient me voir de temps en temps, par exemple pour me présenter ses vœux de fête le jour de Pâques où, ces jours-ci, en leur fête du Yom Kipour après avoir été à la synagogue, et qui me parle comme à un ami et à un religieux de sa joie de cette fête juive.

Cette jeune fille, paralysée à la suite d'un accident au cours de ses dernières vacances, et m'invitant à boire le champagne pour ses 19 ans, avec ses parents et ses amis, et me présentant comme « notre Aumônier » ; C'est seulement le lendemain que j'ai appris qu'elle était israélite.

Ce rabbin malade me donnant sa carte de visite (avec ses titres : diplômé pour la circoncision et le sacrifice des animaux) et m'invitant à aller le voir chez lui.

Ce pasteur protestant qui m'avait d'abord dit avec aigreur, m'ayant vu et entendu faire la visite des malades voisins de son fils mourant : « Vous avez bien de la chance, vous, de pouvoir faire cela ! moi, je n'en ai pas le droit ! » et qui, après plusieurs échanges, m'a invité à prier avec lui et sa famille à la levée du corps de son fils.

Ce médecin, malade, incroyant qui, au cours des nombreuses visites que je lui fis, déclara devant moi à un de ses frères :

« Ce que j'aime, dans les visites de Monsieur l'Aumônier, c'est leur gratuité ».

Ce père d'un petit israélite, mort à 11 ans, m'écrivant avec beaucoup d'amitié : « Merci surtout pour la discrétion dont vous avez fait preuve auprès de notre petit Patrick. Il ne vous aurait certes pas caché sa fierté d'être et de se sentir juif ».

Cette femme cancéreuse, révoltée contre la souffrance et contre la religion, blasphémant de tout son cœur chaque fois que j'allais la voir et qui, dernièrement, après des semaines d'échanges au cours desquels elle me raconta toute sa vie, me disait : « Je vous parle comme à un copain ; non, comme à un ami ; non, vous êtes plus que cela... un frère, un père, une mère... vous êtes tout ce que je n'ai pas eu ».

Les offices à l'hôpital

A la chapelle — qui est mal située et mal indiquée — je ne rencontre pas des masses de gens. Presque chaque jour, l'une ou l'autre visite tout de même.

A la seule messe du dimanche — à 16 heures 30 — entre 6 et 25 personnes (maximum du personnel : 2 membres) en général de pauvres gens. Dimanche dernier, mauvais temps : 13 hommes, dont un prêtre ; 3 femmes, dont une religieuse. Sur les 12 hommes, 10 m'étaient connus comme n'ayant pas de logement ou pas de travail : 1 espagnol, 1 portugais, 1 polonais, 1 libanais, 6 français clochards.

Pourquoi étaient-ils là ? peut-être, simplement, la messe était-elle pour eux une diversion dans la monotonie des journées d'une salle d'hôpital ? Peut-être parce que j'étais leur ami, pour me faire plaisir, me rendre ma visite, la seule qu'ils aient ; peut-être, je le souhaite, pour rencontrer Jésus-Christ, l'ami des pauvres, leur ami.

Cette messe est sympathique en ce sens qu'elle est dite dans une petite communauté de pauvres. Mais, vu le tout petit nombre de participants, il faut bien se dire que ce n'est pas ici plus qu'ailleurs qu'on évangélisera à partir du culte.

Le personnel

Prise de contacts

Le personnel comporte environ 1 350 membres, répartis entre : hospitaliers (infirmiers et infirmières, aide-soignants, garçons de salle), médecins (internes, externes), ouvriers, administratifs, personnel de remplacement, professeurs et élèves de l'école d'infirmières, femmes de ménage.

Avec tous les membres du personnel, j'essaye d'être ouvert, disponible. A mon arrivée, j'ai cherché à découvrir, non seulement les services hospitaliers, mais tous les services annexes qui font tourner l'hôpital : la cuisine, le service social, la caisse, le bureau du personnel, la crèche des enfants du personnel, la banque du sang, les services d'entretien, l'animalerie. A chaque endroit, j'ai eu quelques contacts avec le personnel qui y est employé.

J'ai rencontré systématiquement tous les cadres : directeur, sous-directeur, économe, chef du personnel. Je me suis présenté aussi à tous les médecins, chefs de services hospitaliers — pas à ceux des consultations externes. Cela me semblait normal puisque mon ministère m'obligeait à aller *chez eux,* dans *leur* service.

Cinq ou six fois par semaine, je déjeune le midi à la cantine du personnel. C'est le seul endroit, et le seul moment, où je ne sois pas en fonction d'Aumônier ; où je peux avoir une relation humaine toute naturelle, d'homme à homme. Je regrette qu'il en soit ainsi et que je sois, partout ailleurs, d'abord un personnage : « Monsieur l'Aumônier ».

Quelles rencontres ?

Avec les médecins

Les visites officielles de l'arrivée ont été très diverses. Les plus intéressantes n'ont pas toujours été celles faites aux médecins chrétiens. Pour beaucoup d'entre eux, le rôle de l'Aumônier est limité au cadre de la chapelle, à l'approche et à la sacramentalisation des mourants.

Malgré un désir de dialogue de ma part et des relations courtoises, voire mêmes amicales, celles-ci se limitent habituellement à des poignées de main dans les couloirs. Matériellement, il est difficile de rencontrer les médecins pour leur parler d'un malade. Ils sont surchargés de travail et on hésite à les déranger. Psychologiquement ils ne semblent pas attendre d'échanges sur leur travail. Dans l'hôpital, ils sont — et c'est normal — ceux qui savent..., « les docteurs ».

En deux ou trois occasions, toutefois, j'ai pu rencontrer l'un d'eux, et parler un bon moment avec lui. De plus, un chef de service m'a invité au buffet offert à tout son personnel à l'occasion du Jour de l'An, me disant que je faisais partie de son service, et en même temps me laissant tout à fait libre d'accepter ou de refuser. J'y suis allé. Cela ne s'était jamais fait et fut apprécié autant par le « petit personnel » que par les médecins du service.

A y réfléchir, cela peut porter à critique. Il s'agit d'être présent et pourtant de ne pas être annexé.

Avec les autres membres du personnel

Une longue présence quotidienne me fait participer d'une façon plus naturelle à la vie du personnel de l'hôpital, et me permet de nombreux contacts avec les services de jour et de garde.

Les appels de nuit, très peu fréquents — une quinzaine dans l'année — m'ont donc peu donné l'occasion de contacts avec ce service. Mais chaque fois que j'ai été appelé la nuit, j'ai pu avoir de bonnes conversations, en général sur la mort puisque c'était l'occasion de l'appel, mais aussi sur les sacrements, le rôle du prêtre etc... ; quelquefois sur le travail du personnel.

Les contacts les plus intéressants sont ceux que je peux avoir avec le service de garde (15 h 30 à 23 heures) ; service moins chargé que celui de jour (6 h 30 à 15 h 30).

Quotidiennement, et à plusieurs reprises, je rencontre le personnel du bureau « direction-renseignements » (bureau où j'ai une boite à lettres, signale ma position, consulte le registre des décès et, de temps à autre, celui des admissions). Assez souvent le soir, vers 20 heures, avant de partir, j'ai l'occasion de discuter sérieusement.

D'une façon générale je trouve beaucoup plus de simplicité dans les rapports avec les gens les plus simples, comme il se doit.

Tout à fait au début je n'avais que des contacts individuels avec le personnel soignant. Par la suite, le respect humain tombant, celui-ci se senti moins gêné pour s'exprimer avec moi, en petit groupe. Néanmoins, il n'y a guère d'occasions de rencontres collectives. J'ai tout de même l'impression, au bout d'un an, de faire partie de la maison, et cette impression me semble partagée par le personnel. Me faisant attrapper par une secrétaire de la consultation d'ophtalmo parce que je n'étais pas entré par la bonne porte, un garçon de salle, qui me connaissait, a tout de suite pris ma défense : « Mais il est du personnel : c'est notre Aumônier... » — « Excuses »...

Les conversations les plus intéressantes ont lieu dans les services où je suis le plus souvent : ceux où les malades restent le plus longtemps et où, de ce fait, des relations humaines se sont créées entre le personnel et les malades d'une part, l'Aumônier et les malades d'autre part ; et aussi dans les services les plus pénibles au personnel parce qu'il y a plus de mortalité. Ma présence auprès d'un mourant est vue très différemment par le personnel s'il s'agit d'un mourant qui est à l'hôpital depuis longtemps, auprès duquel on m'a aperçu souvent autant comme ami que comme prêtre, ou s'il s'agit d'un inconnu auprès duquel je suis appelé en urgence. Je redeviens alors, pour le personnel, le ministre du culte, « Monsieur l'Aumônier », le distributeur de sacrements.

Une mort vécue ensemble rapproche. Elle nous scandalise ou nous émeut ; de toutes façons nous interroge, que nous soyons chrétiens ou non, prêtres ou laïcs. On se tait ensemble, mais souvent, après coup, on échange beaucoup, et je participe aux questions posées par la mort.

Parfois, certaines surveillantes ou infirmières m'ont appelé à l'aide pour calmer un jeune excité en révolte contre le service — parce qu'on m'avait vu auparavant lui parler amicalement — ou pour réconforter quelque malade, ou simplement pour visiter la salle dont elles avaient la charge et où je n'étais pas passé depuis un moment.

Volontiers aussi on m'a fait signe, si j'étais à proximité, pour prendre en charge ou réconforter une famille qui venait d'avoir un deuil, voire même pour lui annoncer la mort particulièrement douloureuse qui venait d'avoir lieu. J'ai alors l'impression de faire attelage avec le personnel pour le bien des malades. Je tâche toujours d'ailleurs de l'accréditer auprès des malades, de prendre sa défense quand il est critiqué, surtout si c'est injuste ou parfaitement explicable par les conditions de son travail.

Cela finit par se savoir et, de plus en plus souvent, parce que le personnel me fait confiance, il m'associe aux soucis que pose tel malade, voire même aux problèmes du service.

Quelle que soit la circonstance qui me fasse entrer dans un service, surtout dans une grande salle, je demande à l'un ou l'autre membre du personnel, à défaut de la surveillante, si je ne dérange pas ; essayant de montrer par là que je respecte leur travail, que je me sens plus chez eux que chez moi.

J'ai eu de bonnes occasions — si l'on peut dire — de connaître les membres du personnel, quand il leur est arrivé d'être eux-mêmes hospitalisés. Il est beaucoup plus facile de parler d'homme à homme avec un membre du personnel à ce moment-là.

J'y suis très attentif, comme le sont d'ailleurs dans une très belle solidarité tous les membres de son service, et le malade en question trouve tout à fait naturel d'avoir alors la visite de l'Aumônier. Il serait peut-être parfois même surpris de ne pas le voir. Il y est très sensible, comme il l'est au prêt d'un bouquin ou à tout ce que je pourrais faire pour améliorer sa condition de malade.

C'est aussi l'occasion de lui faire découvrir, en le vivant, le style de rapports amicaux que j'ai avec les malades, et mon respect pour la liberté de chacun sur le plan religieux.

Bien sûr, j'ai aussi un particulier souci des parents malades d'un membre du personnel, et celui-ci ne peut qu'être touché par les visites que je leur fais. Mes rapports avec tel ou tel ont

été marqués définitivement parce que j'ai vécu avec eux la mort de leur père ou de leur mère.

D'une façon habituelle, je ne vais pas aux levées de corps. Pourtant il m'arrive d'y aller, surtout si je peux m'y trouver avec le personnel qui y va en délégation. J'y suis d'une façon naturelle : j'ai suivi avec lui l'évolution du malade. J'y vais aussi quand j'ai eu suffisamment de contacts avec la famille du défunt pour que ma présence se situe à la fois sur un plan amical et sur le plan religieux.

Une fois ou l'autre j'ai pu exprimer la valeur, devant Dieu, du travail du personnel : ainsi à la levée du corps d'une ancienne surveillante, bien connue de tout l'hôpital, morte subitement un dimanche soir une heure après la messe à laquelle elle avait participé. Devant ses amis du personnel, avant de bénir le corps, j'ai fait le lien entre le travail de toute sa vie d'infirmière et l'amour de Jésus-Christ pour ses frères.

Vivre et proposer la foi

L'estime mutuelle entre tous

Au bout d'un an, j'ai l'impression de commencer à m'insérer dans le personnel — pas encore assez, sans doute. Pour beaucoup, je reste « Monsieur l'Aumônier », personnage officiel qu'on rencontre dans tous les hôpitaux.

Mais, ce début d'insertion me facilite ma tâche d'Aumônier. Dans une douzaine de salles il se trouve l'un ou l'autre membre du personnel (pas nécessairement chrétien) qui me donne des nouvelles des malades et me signale, sans même que je le lui demande, tel ou telle à voir avec plus d'attention parce que souffrant beaucoup ou approchant des dernières phases de la maladie.

C'est le signe que le personnel s'intéresse à mon travail, et s'il n'est pas chrétien, pense qu'il a tout de même un sens humain.

A titre d'exemple sur l'évolution du personnel à mon égard, je citerais le cas de cette infirmière qui, un beau jour, me voyant arriver dans son service m'accueille en me disant : « Ah ! vous tombez bien ! si vous voulez faire « vos machins » sur le 14, c'est le moment ! ». Je lui ai répondu que je n'avais pas de « machins » à faire sur le 14, mais, après être allé voir la malade, mourante, au lit n° 14, nous avons parlé sérieusement.

Quelques jours plus tard elle me dit, et cela révélait une toute autre attitude : « Si vous voulez revoir notre grand-mère

du 8, il ne faudrait pas tarder, elle va bientôt nous quitter ». De l'administrateur de sacrements parfaitement inutiles j'étais devenu l'ami des malades.

Quelques mois après elle m'a raconté toute sa vie, ses problèmes, et m'a demandé si je ne pensais pas que Dieu la jugerait plus sur le travail pénible qu'elle faisait (avec cœur et compétence) que sur son absence à la messe du dimanche depuis des années.

Je pense que c'est l'estime mutuelle et aussi l'intérêt que je porte aux malades auprès desquels le personnel se dépense quotidiennement, qui, peu à peu, me permet des échanges avec lui sur ce qui fait le sérieux de la vie et très rarement sur des affaires religieuses au sens habituel du mot, affaires qui ne sont que babioles pour la plupart d'entre eux.

Les liens du ministère

Ma rencontre du personnel est certainement améliorée par ma vie en équipe avec un prêtre qui travaille dans le même hôpital que moi, comme infirmier, et un autre qui travaille ailleurs comme kinésithérapeute.

Ils me livrent tous deux les problèmes des hospitaliers, vécus de l'intérieur ; cela me permet d'en parler d'une façon plus judicieuse avec le personnel. Ils me rendent constamment présent à l'esprit le souci de leur milieu et m'évitent de me centrer uniquement sur celui des malades. De plus, je suis certainement accrédité, par celui qui est dans le même hôpital que moi, auprès de ceux qui travaillent avec lui et qui savent qu'il est prêtre.

Il y aurait beaucoup à dire sur sa présence à lui, et sur tous les bénéfices que l'évangélisation peut en recueillir. Le milieu hospitalier réclame, comme tous les autres milieux, différents types d'approche, de rencontre de l'Eglise.

Mon travail est aussi facilité par la connaissance du milieu acquise dans les échanges fréquents avec d'autres aumôniers d'hôpitaux.

Enfin, ce qui n'existait pas au début, je suis très soutenu, dans ce travail parfois bien ingrat, par le fait de ne plus me sentir seul responsable de l'évangélisation de cet hôpital. Une dizaine de membres du personnel partagent consciemment cette responsabilité. Nous nous retrouvons de temps à autres pour en voir toutes les exigences.

Le temps de l'attente

Si je réfléchis à ce qui commande mes attitudes, je me dis ceci. Il s'agit pour moi d'*évangéliser*, c'est-à-dire proposer ou porter une bonne nouvelle vivifiante au cœur de la vie des hommes.

Cela exige d'abord le *rejet* de tout ce qui effraie, sépare, renferme dans le ghetto chrétien, dans les « machins chrétiens », et fait du prêtre « un personnage » d'un autre monde.

Cela exige ensuite d'*aller vers* les hommes, dans une démarche gratuite d'amour, dans la simplicité d'un homme qui rencontre un autre homme.

Cela exige une certaine *communauté de destin*, une certaine similitude de : se « faire juif avec les juifs », disait saint Paul ; frère avec un frère, dans la peine et dans la joie, « tout à tous pour en sauver à tout prix quelques-uns ». Une jeune fille, morte depuis, me rappelait six mois plus tard l'azalée que je lui avais offert pour ses 21 ans et qui lui avait fait tant plaisir. Un bouquin offert à une autre, récemment paralysée, pour ses 19 ans ; le champagne bu avec tous ses amis ce jour-là, dans la joie, avait sûrement plus pesé que de bonnes paroles de consolation.

Ce n'est sans doute pas évangélisateur en soi, mais c'est tout de même nécessaire pour une ouverture des cœurs qui permette un dialogue de conscience à conscience. C'est nécessaire avec les malades, mais aussi avec le personnel, pour l'amener à se poser des questions sur sa vie, pour l'ouvrir aux autres et à un engagement à leur service.

Il faut aussi *cheminer longuement dans l'amitié* pour respecter vraiment la liberté des consciences. Car ce n'est pas à tout moment, à n'importe lequel, que nous pouvons penser que Dieu visite et que l'homme est prêt à L'accueillir.

Le Seigneur parle du *temps* de Sa visite.

Il y a un temps de mûrissement nécessaire pour l'ouverture des consciences ; pour que le témoignage de vie ait une certaine densité ; pour que les méfiances tombent ; pour entendre un jour : « A vous, je peux le dire »... ; pour que les questions germent et se manifestent (plusieurs cafés ont été utiles avant que tel homme me révèle les problèmes de sa vie, me parle de son divorce).

Tout cela justifie une *attente*, faite du respect de la liberté des hommes et du respect de la liberté de l'Esprit-Saint. Pas de l'attentisme : je ne veux pas systématiquement me taire ; mais je veux être disponible et me montrer tel pour, le jour où ils le désirent, leur parler en vérité et leur révèler Jésus-Christ.

Je ne dois pas du tout avoir envie de caser ma marchandise en profitant de la confiance acquise ; il ne faudrait pas que ma démarche auprès d'eux sente la tactique pour « les avoir ». Je dois y faire très attention : il y a eu tellement de pressions, de manque de respect des consciences, que la venue du prêtre déclanche d'abord un réflexe de défense.

Mais, par ailleurs, je sais que je dois porter un témoignage, proposer un message. Ce que je veux, c'est pouvoir répondre en ami à des questions posées par un ami, grâce à une ouverture que par mon attitude j'aurai rendue possible, et ainsi remplir son attente, répondre à sa recherche, lui montrer la Lumière.

Essai de bilan après 10 ans de vie en Tunisie

Pierre Judet

1° — Nous sommes les uns et les autres préoccupés de « connaître » et de « comprendre ».

Connaître la Tunisie, connaître l'Islam, connaître la politique du pays et les problèmes posés par son développement.

Comprendre la Tunisie, comprendre les arabes, comprendre le monde arabe.

Nous regardons, nous lisons, nous nous documentons, nous cherchons à entrer en contact, à écouter, à nouer amitié. Cette attitude est positive, car c'est une attitude d'ouverture et il est normal que nous en tirions les conséquences au sujet de l'étude de la langue par exemple. Sur ce point, je reconnais que ma logique a été fort courte.

Encore faut-il que cette attitude d'ouverture soit « totale », qu'elle ne soit ni partielle, ni tronquée. Il y a des gens qui connaissent la langue arabe, qui fréquentent l'Islam depuis de longues années : arabisants, islamologues, mais dont les opinions et les propos témoignent qu'ils se sont arrêtés en route, qu'ils sont restés à distance, et qu'ils ont fini par « découper » l'Islam, et « équarrir » les arabes. « L'Islam est fataliste » disent-ils ; ou : l'Islam est incapable d'évolution, etc. Ils connaissent ; ils ont compris ; c'est-à-dire qu'ils ont disséqué, classé dans leurs rayons et rangé dans leurs catégories. C'est exactement l'attitude que les arabes dénoncent chez les orientalistes.

Leur revendication n'est d'ailleurs que la revendication première de tout homme, de tout peuple : ils refusent d'être découpés en tranches ; ils n'admettent pas que leur compréhension passa par la dissection (et la mort) de ce qu'ils ont de plus profond et de plus précieux ; ils revendiquent d'être acceptés avant d'être « connus » — « accueillis » avant d'être « compris ».

D'une certaine manière, chaque homme, chaque peuple est un tout cohérent, résistant, pas un objet de mécano, qu'on dé-

monte en pièces détachées. Pour dialoguer avec l'autre, le Tunisien, la Tunisie, l'Arabe, l'Islam, commençons par admettre que ces êtres vivants sont résistants, cohérents, et acceptons-les comme tels. Aucune expérience ne nous donne barre sur eux, il s'agit d'abord de les accueillir et de les reconnaître. Ensuite, ensemble, nous pourrons progresser dans la connaissance qui distingue, qui classe, non de l'un à l'autre, mais avec l'autre. De quel peuple paysan n'a-t-on pas dit qu'il était fataliste ? Et puis, à l'époque du Syllabus, combien d'hommes intelligents pensaient-ils que l'Eglise serait capable d'évoluer ?

2° — Jusqu'à mon arrivée en Tunisie, en 1957, j'ai vécu en France. Ma génération a été marquée par la guerre, la libération, et nous avons essayé de partager ce qui était pour nous le plus vrai, le plus grand : le combat pour la justice, combat social et combat politique.

Nous avons été amenés ainsi à découvrir l'Indochine, le Maroc, l'Algérie. Mais nous pensions qu'il s'agissait d'épisodes dont on ne parlerait plus, une fois la décolonisation achevée.

Je suis venu en Tunisie, j'ai travaillé au Plan, et j'ai partagé la découverte que nous faisons ici : au delà de la décolonisation et de l'indépendance, il y a le sous-développement, ce fossé qui s'élargit entre ce pays et nos pays. Je n'ai pas oublié mon pays, ni les années que j'y ai vécues, mais, au long des mois, j'ai essayé de faire le lien...

Le sous-développement n'a pas supprimé les zones de pauvreté et d'injustice en Europe, ni l'urgence du combat syndical ou du combat politique ; mais la fréquentation du sous-développement nous fait découcrir une nouvelle dimension de ces combats. Les contradictions entre riches et pauvres se poursuivent et parfois s'exacerbent en Occident, mais elles se situent à l'intérieur d'une contradiction plus large (majeure ?) entre développés plus ou moins colorés de richesse, et sous-développés, (tous pauvres ou moins pauvres, marqués par le monde du besoin).

Certains nous ont dit, lorsque nous quittions la France, que nous désertions ; nous comprenons de mieux en mieux qu'ici et là nous sommes embarqués dans la même aventure... Nous savons ici clairement que nous n'avons pas d'avenir. Sinon un avenir dont les peuples riches s'accepteront solidaires ; mais nous savons aussi maintenant que les peuples riches, leurs partis politiques et leurs syndicats n'ont pas d'avenir s'ils n'intègrent pas à leurs projets et à leur combat le sort des peuples sous-développés.

Ici et là, l'avenir est commun, et il s'agit de découvrir les voies d'un combat solidaire et articulé.

En attendant, la fréquentation du sous-développement nous remet en question : nous commençons en effet à nous apercevoir, à force d'évidence, que nous sommes racistes : sans remonter aux tortures d'Algérie passivement acceptées, les événements du Congo, l'affaire des prisonniers américains au Vietnam, la guerre d'Israël : toujours deux poids, deux mesures, toujours le premier mouvement dans le même sens.

Nous pensions, il y a 10 ans, que nous pouvions courir et combattre pour la justice à notre niveau supérieur, sans rendre en même temps leur dû à ceux qui sont les plus écrasés, les plus méprisés... Maintenant cette masse a émergé, elle nous interpelle et nous conteste : aucun combat n'a plus de sens s'il n'en tient pas compte et ne l'intègre.

Bientôt on comprendra en Europe, et nous comprendrons ici, à quel point nos raisons de vivre et de lutter sont communes.

3° — A l'époque de la libération, j'ai fait partie du nombre de ceux qui ont fait une série de découvertes successives : découverte du monde ouvrier et de son exploitation ; découverte du mouvement ouvrier, et de sa dignité ; découverte de l'athéisme, et en particulier de l'athéisme marxiste.

Nous avons commencé par percevoir cet univers nouveau comme une « massa damnata », dont l'obscurité nous émouvait profondément ; nous entrions dans une tragédie exaltante, la mission nous appelait, des zones immenses attendaient la bonne nouvelle du salut, que nous étions chargés d'annoncer.

Peu à peu ces espaces ont révélé leur relief ; ce monde étrange était un monde bien humain : loin de l'Eglise, certes, mais riche de générosité, d'amitié, de volonté, de justice, de liberté. Nous pensions être chargés de « porter », d'enseigner ; en fait, nous avions aussi à écouter, à apprendre, et finalement à découvrir ensemble des choses humaines, mais aussi des choses divines.

Le départ pour la conquête tournait court ; il fallait d'abord consentir à être conquis, c'est-à-dire à être contesté, à être remis en question.

Mais il n'y a pas seulement le laïcisme occidental et l'athéisme marxiste : en passant la mer, nous avons rencontré l'Islam, et puis le Bouddhisme, inentamés malgré les attaques, opaques à nos investigations : eux aussi, autrefois conquérants, eux aussi participant à Dieu et marchant vers lui, à la fois repoussants et séduisants : autres !

En voyageant, nous avons vu, dans l'espace et dans le temps, que l'Eglise avait cessé de s'étendre et de conquérir, mais qu'elle s'affairait seulement à défendre des frontières ou à les

consolider, en grignotant sur les marges. En ce sens, il apparaît aujourd'hui que la « Mission » a cessé d'exister, car il ne reste plus personne à annexer. D'ailleurs, quant à nous, nous sentons que nous avons sauté la frontière ; nous sommes d'Eglise, mais, en même temps, nous sommes déjà de l'autre côté de la forteresse, avec les athées, avec les croyants de l'Islam : nous participons à un seul mouvement de recherche qui nous meut les uns et les autres.

Aujourd'hui, nous serions bien incapables de chanter les cantiques de « conquêtes » d'il y a 20 ans : il n'y a plus de mission qui nous projette en avant, ou plutôt si, une multitude de liens, vécus, ou pressentis, nous insèrent avec les plus proches, mais aussi les plus lointains, dans une mission qui est commune : vers l'achèvement de l'Homme qui vient.

4° — Depuis des années, nous qui travaillons, avons entendu poser la même question : Comment pouvez-vous être prêtres en travaillant ? Comment conciliez-vous votre caractère sacerdotal avec le travail ? Nous avons essayé de répondre et nous avons l'impression de n'avoir jamais satisfait nos interlocuteurs, puisqu'ils ont continué à nous poser régulièrement la même question. Nous étions engagés dans un dialogue de sourds.

Car nous avions nous aussi envie de poser la même question à ceux qui ne travaillaient pas : « Et vous, comment êtes-vous prêtres, à travers les activités que vous brassez ? ».

Il semble qu'aujourd'hui les questions se posent à un autre niveau et nous sommes de moins en moins portés à nous poser ce genre de colles. Nous comprenons en effet que les uns et les autres, avec ou sans occupation professionnelle, nous sommes confrontés aux mêmes questions. La question n'est plus : comment être prêtre en faisant de l'hydraulique, de l'économie ou de l'aumônerie ? mais bien, qu'est-ce qu'être prêtre ? qu'est-ce que le sacerdoce auquel nous participons ?

La plupart des sécurités et des certitudes qui balisaient nos existences et nos personnages sont détruites ou corrodées. Les questions se déplacent : du « comment être prêtre », ou « qu'est-ce que le sacerdoce ? » à « qu'est-ce qu'un croyant aujourd'hui ? », « comment être un croyant aujourd'hui ? ».

Nous nous posions la question sur la spécificité du prêtre et voici que nous nous trouvons en train de nous interroger, en même temps qu'une multitude de prêtres, de chrétiens, de croyants de toute appartenance, sur la signification même de notre foi et de notre appartenance à l'Eglise.

Ainsi, nous nous retrouvons plus proches, prêtres qui « travaillons » ou prêtres qui ne « travaillons » pas, nous nous posons

ensemble une même question qui porte sur le cœur de nos existences.

La brutale contestation à laquelle nous sommes tous soumis depuis quelques années — en Tunisie en particulier — nous a remis sur le chemin.

— Quelle serait la signification d'un sacerdoce qui ne s'enracine pas dans la communauté de la foi ?

— Quelle serait la valeur de la foi qui s'édifierait sur l'ignorance ou l'annexion de tous les autres ?

Les exigences d'une recherche commune sont en train de nous remettre dans une position fraternelle de coude à coude : chercher à définir des relations entre des personnages travaillant — ou ne travaillant pas — est une entreprise qui a perdu tout intérêt.

Pour les hommes, la vérité vient « d'en-bas », là où nous nous retrouvons dans notre appartenance commune, de plus en plus démunis.

De la foi à l'athéisme :

Le phénomène de la déchristianisation

René Salaün

On peut critiquer le mot de déchristianisation (1). *Son sens n'est pas strictement défini. Son emploi aujourd'hui généralisé montre que, malgré cela ou à cause de cela, il est un instrument assez adapté pour désigner un phénomène vivement perçu, sinon rigoureusement analysé. Au plan des personnes, le mot non-chrétiens lui correspond exactement.*

Une région où subsistent les lieux de culte et même les institutions classiques de l'Eglise, mais où l'ensemble de la population s'en désintéresse, est une région déchristianisée. Un baptisé qui n'a relation avec l'Eglise que pour s'en moquer ou la combattre, quand il ne se contente pas de l'ignorer, ne peut être catalogué parmi les chrétiens. Le cardinal Pizzardo, lors de la seconde interdiction du travail manuel pour le prêtre, en 1959, *argumentait ainsi : « On ne peut considérer comme totalement déchristianisées les masses d'hommes dont un très grand nombre ont reçu le caractère sacré et indélébile du baptême ». En se plaçant à ce point de vue très formel, il évitait de regarder en face le fait social de l'exode massif des baptisés, dont bien sûr la totalité garde le caractère sacramentel, et dont peut-être un grand nombre garde aussi ce que les théologiens appellent « l'habitus de foi infuse ». Le problème de la déchristianisation n'est pas directement celui des dons reçus ou conservés par les personnes. Il est celui de la coupure entre ces personnes, plus encore entre les mondes auxquels ces personnes appartiennent, et le Corps ecclésial donné aux hommes pour leur dire et leur porter Jésus-Christ.*

Sans préjuger du salut définitif d'aucun individu (cela relève de l'unique Juge), il nous importe de repérer les indices d'après lesquels telle ou telle catégorie de gens se situe, en positif ou en négatif, à l'égard de la foi authentique en Jésus-Christ, et de l'économie de salut qu'il a instituée au service des hommes. La responsabilité directe des ouvriers de l'Evangile porte sur la proposition publique et collective de la foi et des moyens

(1) On a par exemple avancé que la déchristianisation actuelle était plus apparente que réelle, pour cette raison que seule une illusion d'optique, dans le regard sur le passé, nous fait admettre que la France a été chrétienne, c'est-à-dire évangélisée, et pas seulement « sacralisée ». Il doit y avoir du vrai dans cette hypothèse. Elle va contre l'évidence si on l'applique uniformément à toutes les époques et à toutes les régions. Seules des études précises permettraient d'en vérifier l'exact bien fondé, ce qui ne manquerait pas d'intérêt.

de salut, non sur ce salut effectif lui-même. Le phénomène de la déchristianisation interpelle leur conscience professionnelle. Comme une sonnette d'alarme il leur signifie d'étudier de plus près la manière dont ils remplissent la mission confiée (2).

La grille de lecture ici proposée n'est qu'un simple schéma. Elle n'a pas de prétention. Elle ne s'appuie pas sur une enquête systématique (qui pourtant aurait un évident intérêt). Telle quelle, des « sessionnistes » divers à laquelle elle a été présentée l'ont trouvée utile.

Si elle aide à repérer le phénomène de la déchristianisation, elle ne dit pas comment il s'explique. A cette question, pour nous la plus importante, un prochain article essaiera de répondre.

---

(2) Le terme « non chrétien » a une signification plus floue que ceux de « non croyant » ou « incroyant ». On comprend que ceux-ci fassent peur aujourd'hui, alors que le Nouveau Testament n'hésite pas à les employer largement, y compris à l'égard des juifs, voire des disciples. De nos jours il faut tenir compte de ce qu'ils évoquent des réalités complexes, alors que leur sens strict (celui que nous leur donnons en parlant de l'athéisme) est très précis.

Des réalités complexes :

1. Ne prétendons pas répartir les hommes que nous rencontrons en deux catégories : les « croyants » d'une part et les « incroyants » de l'autre. La frontière passe à l'intérieur de chacun de nous. Chez le plus fidèle, il y a des zones d'incroyance, et, au fil des jours, des attitudes d'incroyance...

2. Cependant il semble qu'il faille accorder de l'importance aux prises de positions explicites que prend un homme quand il se dit « croyant » ou « incroyant ». Normalement c'est à partir de ces prises de position qu'il donne un sens à son existence et qu'il cherche à œuvrer dans le monde. Mais nous savons qu'un homme vaut souvent mieux, ou moins, ou est tout simplement « autre » que ce qu'il pense et affirme être.

3. S'il est impossible d'enfermer les gens dans les catégories de « croyants » et « incroyants », il est légitime d'analyser les attitudes, et même d'essayer d'en faire une certaine typologie. Ceci a un double intérêt : celui de nous aider à mieux percevoir le contexte de notre civilisation ; celui de mieux comprendre ceux avec qui nous avons à dialoguer, selon la cohérence des attitudes que nous trouvons chez les uns et les autres. Une typologie des attitudes à l'égard de la foi a les mêmes avantages et les mêmes limites, sur un autre terrain, que la caractérologie.

4. Enfin, le terme « incroyant », qui est négatif, ne rend pas compte de ce que vivent bon nombre de nos contemporains. Au lieu de les désigner seulement en référence à notre foi, il est juste de les référer à ce qu'ils ambitionnent de vivre, un humanisme.

Un sens précis :

Dans ce texte, sauf lorsque nous parlerons paradoxalement du « pratiquant non croyant », les termes de non croyant ou incroyant désignent ceux qui, dans leurs affirmations explicites concernant la conduite habituelle de leur vie, se réclament d'une conception de l'homme et de son existence sans référence à Dieu ni au Christ ressuscité.

Le croyant à part entière

Le chrétien d'abord c'est un croyant : « Celui qui croira sera sauvé » (Mc 16,16) ; « le juste vivra de la foi » (Rm 1,17 : Gal 3,11 ; Hé 10,38) (3).

Mais nous qui ne sommes pas Dieu, et ne pouvons donc sonder le cœur de l'homme, devons nous en tenir aux signes que les gens donnent de leur adhésion de foi : au premier rang la profession explicite : « Personne, parlant sous l'action de l'Esprit de Dieu, ne dit « anathème à Jésus », et nul ne peut dire « Jésus est Seigneur » que sous l'action de l'Esprit-Saint » (1 Co 12,3). Car la foi n'est pas qu'une affaire intérieure : il est dans sa nature d'être dite : « Si tes lèvres confessent que Jésus est Seigneur, et si ton cœur croit que Dieu l'a ressuscité des morts, tu seras sauvé » (Rm 10,9). Et encore : « Possédant cet esprit de foi dont il est écrit « j'ai cru, c'est pourquoi j'ai parlé », nous croyons nous aussi, et c'est pourquoi nous parlons » (2 Co 4,13). Qui donc est un vrai croyant ? Celui qui affirme adhérer au contenu essentiel de la foi chrétienne.

Le lieu et le moyen de cette profession est l'Eglise. Par l'initiation catéchuménale, puis par le baptême, qui est fait d'eau et d'une parole expressive de la foi (4), on entre dans le corps visible par lequel le Christ objet de la foi est représenté. En participant visiblement à ce Corps, en y communiant (par l'Eucharistie), on vit collectivement de la foi, on authentifie sa propre foi, et on la dit publiquement (5).

Tout cela, hier, paraissait simple et clair.

Depuis on s'inquiète de l'inauthenticité possible d'une profession de la foi, et d'une participation sacramentelle qui seraient de pure forme, sans prise sur l'existence humaine. La foi et les sacrements doivent être en lien avec la vie. On veut dire par là deux choses d'inégale importance.

La première, facile à saisir, c'est que la foi et les sacrements doivent se traduire en œuvres de la charité : « Dans le Christ Jésus seule compte la foi opérant dans la charité » (Ga 5,6). A quoi saint Jean ajoute : « Petits enfants, n'aimons ni de mots ni de langue, mais en actes, véritablement : à cela nous saurons que nous sommes de la vérité » (1 Jn 3,18-19), Et saint Jacques : « A quoi cela sert-il, mes frères, que quelqu'un dise « j'ai la foi », s'il n'a pas les œuvres ? La foi peut-elle le sauver ?... Si elle n'a pas les œuvres, elle est tout-à-fait morte » (Jc 2,14-17) Pour beaucoup d'entre nous foi-reliée-à-la-vie veut dire foi se traduisant en fidélité morale, spécialement en service du prochain.

Cependant « mettre toute sa foi dans toute sa vie » doit signifier aussi autre chose de plus profond : pas seulement une pratique morale cohérente avec la profession chrétienne, mais plus radicalement une imprégnation du jugement par la foi, une manière de voir et de penser les réalités de l'existence conforme à la manière du Christ : ce que saint Paul appele la connaissance, la sa-

---

(3) Ou bien, si l'on veut, « celui qui est juste en raison de sa foi vivra ».

(4) Ep 5,26. On pourra lire, sur le lien entre formule baptismale, profession de foi, et évangélisation : R. Salaün, *Evangéliser c'est faire quoi ?* dans le n° 1 de *La Lettre aux communautés* (LAC), 1967, pp. 21-22.

(5) « C'est le visage concret de Jésus-Christ, reconnu et interprété dans l'Eglise, qui fournit à la foi chrétienne son nécessaire critère. C'est par lui seul que peut s'opérer le « discernement des esprits » qui sont à l'œuvre dans le monde. C'est par référence à cette figure unique et mystérieuse que le christianisme affirme à la fois sa singularité et sa radicale transcendance. Même dans un monde sécularisé, il ne saurait s'agir pour les chrétiens de se dissoudre, comme certains sont tentés de le faire, dans un anonymat où ils aliéneraient ce qui fonde et authentifie leur service même des hommes. Leur souci, comme celui de toute l'Eglise, ne peut être que de se configurer toujours plus parfaitement au visage de celui dont ils tiennent leur nom, c'est-à-dire leur identité. C'est à cette opération mystérieuse que sont très précisément ordonnées les structures et les actes propres, constitutifs de leur « religion ». Et c'est pourquoi ces structures et ces actes revêtiront toujours une fonction inaliénable ». R. Marlé, *Le christianisme à l'épreuve de la sécularisation*, Etudes, janv. 1968, pp. 79-80.

gesse, l'intelligence. Aux Corinthiens, encore tout « charnels », semblables à des bébés, non à des adultes dans la foi (cf. Ep 4,14), puisqu'ils jugent « selon le monde » dans une affaire de la vie quotidienne, il fait une longue admonestation : « Nous n'avons pas reçu, dit-il, l'esprit du monde, mais l'Esprit qui vient de Dieu, afin de connaître les dons que Dieu nous a faits. Et nous en parlons non pas en langage enseigné par l'humaine sagesse, mais en langage enseigné par l'Esprit exprimant en termes d'esprit des réalités d'esprit. L'homme « psychique » n'accueille pas ce qui est de l'esprit de Dieu : c'est folie pour lui et il ne peut le connaître car c'est par l'Esprit qu'on en juge. L'homme spirituel au contraire juge de tout et ne relève lui-même du jugement de personne... Lorsque vous dites, l'un « moi je suis pour Paul », et l'autre « moi je suis pour Apollos », n'est-ce pas là bien humain ? ». (1 Co 2,10 et ss.).

Paul ne reproche pas seulement à ces Corinthiens superficiels de mal agir (en se prêtant aux chicanes et aux divisions), mais surtout de mal juger, de ne pas lire les événements dans la foi (dirait-on aujourd'hui), ce qui est l'explication fondamentale de leur médiocrité pratique : les deux épîtres qu'il leur adresse sont pleines de questions posées par la vie, auxquelles il répond selon la foi.

La moderne « révision de vie » n'a d'autre ambition que celle-là : partant de la vie (pour être bien sûrs de ne pas l'oublier) ceux qui la pratiquent s'essaient à lire les faits avec les yeux de la foi, bien plus que de chercher d'immédiates règles de comportement.

Le vrai chrétien est donc celui qui croit en Jésus-Christ et à son message, qui en fait profession, se relie au Christ et à Dieu par le sacrement visible de l'Eglise, juge de tout selon la foi, et s'efforce de traduire cette foi en fidélité, c'est-à-dire en charité (6).

On ne peut cependant dénier le titre de chrétien à celui qui s'arrête en route. La foi morte reste une attitude théologale, don de Dieu, pierre d'attente d'une conversion dans l'amour. Le chrétien pécheur mérite les reproches de l'Eglise, voire ses sanctions ; il est probablement cause de scandale ; s'il ne change pas il sera condamné, au « jour du Seigneur ». Tant qu'il ne rompt pas avec la foi, il reste croyant et chrétien (Ap 2,13-16). Je peux supposer que son inconduite a secrètement miné cette foi, qui n'est plus qu'un faux-semblant : je ne peux en décider.

Par contre il arrive que des incroyants réalisent, dans leur vie, mieux que nous, l'idéal moral que la foi nous inspire. Tel païen fidèle à sa conscience se trouve éventuellement sur la voie du salut (Rm 2,14-16), et donc vit de la foi sans le savoir. Je puis le supposer : il ne m'appartient pas d'en décider.

Le croyant non pratiquant et le pratiquant non croyant

Nous connaissons bien le premier, d'autant mieux qu'il ne craint pas de se dire publiquement. Nous commençons à repérer le second, et à le juger sans indulgence. De l'un à l'autre la distance n'est pas nécessairement grande.

(6) Notre réflexion fera plus loin apparaître que pour relier la foi avec la vie humaine actuelle, un troisième effort s'impose : montrer qu'il n'est pas déraisonnable, pour un homme du XX^e^ siècle, de croire.

Le croyant non pratiquant

Ou plutôt les divers croyants non pratiquants : car divers sont les éléments de pratique dont ils s'abstiennent, et les éléments de croyance auxquels ils semblent tenir.

1. L'un nous dit : « Dieu j'y crois ; Jésus-Christ aussi et ce qu'il y a dans l'Evangile ; mais L'EGLISE JE M'EN DETACHE »...

Souvent il détaille ses raisons : déception, scandale, brimade ressentie... Parfois il ne donne ni ne se donne aucune raison positive : tout simplement « il s'est négligé »,... « il n'a plus eu le temps »,... « cela ne lui disait plus rien », ou encore « cela ne se fait pas là où il est venu vivre »... Il a peut-être laissé la pratique parce qu'il n'était pas « en règle avec la foi de l'Eglise... ».

En fin de compte il ne fréquente plus les sacrements ni les groupes chrétiens, il n'accorde attention et crédit ni à l'enseignement ni à la discipline de l'Eglise.

On était prêt naguère à reconnaître un foi réelle à ce croyant non pratiquant. On se sentait en chrétienté. A l'intention de ces tièdes ou de ces déviants, on organisait depuis le 17e siècle, des « missions », en vue de les « ramener » du péché à la fidélité morale, du mauvais esprit au loyalisme catholique.

Aujourd'hui leur sécession provoque une plus vive inquiétude : elle est plus massive, et semble plus profonde. Car les déficiences de l'Eglise les vrais croyants les connaissent de plus près et en souffrent plus intensément que ces non pratiquants : mais, parce que précisément ils ont la foi, ils discernent le mystère intérieur de l'Eglise à travers le mélange d'ombre et de lumière qu'elle diffuse. Pour le non-pratiquant l'ombre parle plus que la lumière : on peut donc se demander si la négligence, l'indifférence, la critique ou l'antipathie à l'égard de l'Eglise ne cachent pas une incroyance plus radicale, qu'il ne s'exprime pas clairement à lui-même, et qu'il exprimerait plus difficilement encore au dehors (7). Hier les « missions » opéraient des « retours ». Aujourd'hui on constate leur peu de succès. Pourquoi ?

Parce que l'Eglise n'est plus vue par beaucoup de ces croyants non pratiquants que comme une réalité sociologique, purement humaine : elle ne signifie plus Jésus-Christ. Leur foi est bien entamée, puisque l'Eglise fait partie intégrante du « Credo », au titre d'un élément essentiel du don proposé par le Père à tous les hommes.

2. Mais cette première érosion de leur foi laisse-t-elle subsister réellement la croyance qu'ils affirment garder en JESUS-CHRIST ET EN L'EVANGILE ?

On ne peut le nier a priori. Il faut se réjouir quand ce noyau demeure solide.

Si pourtant on y regarde de près, à quel Jésus-Christ croient-ils ? Est-ce bien au Fils de Dieu devenu vrai homme, mort pour tous, vainqueur pour tous du mal et de la mort, toujours présent aux hommes pour leur ouvrir le chemin vers le Père ? Dans leur esprit, Jésus-Christ ne s'est-il pas réduit à son tour ?

On a l'impression que souvent il a été comme réabsorbé en Dieu : il est redevenu purement et simplement « le bon Dieu ». Il n'est plus LE FILS, ce qui évacue le mystère trinitaire. Il n'est plus le Dieu-HOMME, ce qui évacue l'incarnation divinisatrice de l'humanité.

Cette vue du Christ peut s'accomoder chez beaucoup d'une autre vue, dans laquelle en fait il est ravalé au niveau du sage, du moraliste, du prophète, admirable éveilleur de conscience, type achevé du grand humaniste, celui des hommes qui a le mieux témoigné pour l'homme. C'est dans cet esprit que Jean Jaurès l'appelait le « premier socialiste du monde ».

Autrefois, pour des gens encore marqués par la religion, c'est la réduction monophysite (8) du Fils incarné qui représentait la tentation la plus subtile.

---

(7) Sans doute l'anticléricalisme d'hier était-il plus probablement associé à une foi encore réelle dans l'Eglise que l'indifférence d'aujourd'hui.

(8) Du nom de la vieille erreur (rejetée au concile de Chalcédoine) qui niait l'humanité pleine et entière du Christ.

De nos jours la religion de l'homme, s'exprimant dans le thème de la « mort de Dieu », conduit plutôt à la réduction humaniste. Ce qui exprime une éminence surnaturelle du Christ gène l'esprit : on voudrait n'y voir que l'expression ancienne et dépassée de son éminence humaine (9).

Or cette dégradaion de la foi en Jésus-Christ atteint souvent les plus ouverts, les plus généreux, les plus engagés dans la vie moderne. Certains chrétiens se sont lancés dans l'action à cause de leur foi ; puis ils ont découvert dans cette action un sens pour leur vie ; ne sachant plus trop comment situer leur foi au Christ par rapport à ce nouveau contexte, ils s'attachent à son message moral comme à une caution idéologique d'appoint pour soutenir leurs options humaines. Ils sont en passe dès lors de voir leur foi se détacher d'eux comme une feuille morte : elle a perdu sa signification essentielle (10).

3. Quand la foi en l'Eglise s'est effritée, quand la foi au Fils fait homme s'est disloquée, reste chez la plupart un socle résistant : la CROYANCE EN DIEU. Même de nos jours le plus grand nombre des gens affirme croire en Dieu.

Que vaut cette croyance ?

« Celui qui s'approche de Dieu, dit l'épître aux Hébreux à propos de croyants antérieurs à l'Eglise, à l'Incarnation et même à Abraham, doit croire qu'il existe, et qu'il se fait le rémunérateur de ceux qui le cherchent » (He 11,6). Les gens qui aujourd'hui affirment croire en Dieu, parce qu'ils ont « leur » croyance, sont-ils de ce type ? S'approchent-ils de lui ? Estiment-ils que non seulement il existe, mais qu'il donne un sens à leur vie, qu'il en est la réussite ? Peut-être. Cependant bien des indices semblent montrer que beaucoup situent cette croyance aux confins de la superstition, ou dans des nuées évanescentes sans rapport avec l'histoire humaine quotidienne, ou bien dans un sentimentalisme inconsistant, ou bien dans un déisme abstrait.

Ces apparentes malfaçons ont provoqué la criti-

---

(9) Un texte parmi bien d'autres que l'on pourrait citer : « Le Royaume que Dieu réalise sur la terre est bien celui de l'homme auquel Dieu a sacrifié sa divinité. L'espérance n'est autre que la propre foi de Dieu en l'homme, c'est-à-dire la possibilité donnée à l'homme d'être homme. Partout dans le monde où, diraient les Grecs, la liberté de l'homme s'affirme sur le destin, où, diraient les sages de notre temps, le sens de l'homme s'affirme sur le non-sens de l'histoire, Dieu est attesté. C'est dire que le christianisme s'accomplit même sans se nommer, dans le foisonnement des cultures, dans les justes politiques, et se détruit partout où l'homme est bafoué, fût-ce au nom du Christ, et là plus qu'ailleurs. Tel est le sens que le théologien allemand K. Rahner donne à la grâce : elle n'est pas une idéologie concurrente d'autres idéologies : elle est une dynamique de l'histoire, et le christianisme est latent ou implicite dans le monde. Débarrassé de l'appareil pesant d'une dogmatique initiant à un Dieu autonome et puissant, il ne supporte d'autres poids que celui des expériences humaines ». F. Quéré, *Esprit*, oct. 1967, pp. 418-419.

A l'inverse, le pasteur G. Casalis témoigne que des athées l'ont mis en garde contre la tentation de démission chrétienne :

« Il est vrai qu'une certaine ouverture historique, sociale, politique du christianisme, va de pair avec la recherche de nouvelles expressions théologiques de la foi. Je crois que l'herméneutique est une aventure nécessaire et qu'elle doit être poursuivie. Mais il est clair que comme toute aventure elle comporte des risques, et en particulier le risque de faire perdre au christianisme sa spécificité.

Je ne peux pas manquer d'être impressionné quand des marxistes me disent : « Attention, vous flirtez avec un certain nombre d'expressions du christianisme, qui, sous prétexte de le traduire, le dénaturent. Ce que nous attendons de vous, c'est que vous restiez authentiquement chrétiens. Si vous devenez des humanistes avec une vague teinture spiritualiste, vous ne nous intéressez pas ».

Si quelque chose nous ramène au centre de la foi, à l'affirmation de la résurrection du Christ, c'est bien certaines interpellations des athées qui nous demandent ainsi de demeurer enracinés à ce cœur de l'Eangile ». *Le réveil du prophétisme*, I. C. I., n° 303, 1er janv. 1968, p. 11.

(10) E. Schillebeeck, à propos des courants d'idées actuels, réexprime cette significaition : « L'homme ne devient pleinement homme que quand il n'est pas simplement homme : sa définition dépasse le purement humain : c'est le Christ qui est la définition propre de l'homme, et c'est uniquement en lui étant unis par la grâce que nous parvenons à la plénitude de notre existence. L'essence de l'homme n'est pas un donné, c'est une tâche et c'est une grâce. C'est en dépassant notre être humain que nous pouvons être *homme* ». *Dieu et l'homme*, Paris, Ed. du Cep., 1966, p. 206, cf. pp. 190-191.

que — justifiée — de la « religion » non convertie par la foi, voire un rejet total — injustifié — de la religion. La religion n'est pas contraire à la foi : elle devrait en être le seuil, puis l'enracinement humain privilégié, et l'expression normale. Mais une croyance religieuse, coupée de l'Eglise, ignorant le Christ Dieu-fait-homme-pour-notre-salut, mérite-t-elle qu'on lui accorde sans réserve le crédit que Paul accordait à la religion des Athéniens : « Vous êtes, leur disait-il, les plus religieux des hommes... ce que vous adorez sans le connaître, je viens moi vous l'annoncer. Le Dieu qui a fait le monde et tout ce qui s'y trouve... a fait habiter sur toute la surface de la terre tout le genre humain, ...afin que les hommes cherchent la divinité pour l'atteindre, si possible, à tâtons et la trouver Aussi bien n'est-elle pas loin de chacun d'entre nous C'est en elle en effet que nous avons la vie, le mouvement et l'être » (Ac 17,22 et ss).

Sans juger le fond de la conscience des gens, et en nous rappelant que le cœur de l'homme est plus profond que ce que son langage n'en exprime, nous avons appris à nous méfier des malfaçons de la croyance en Dieu.

Le pratiquant non croyant

Il n'en était guère question autrefois. On soupçonne aujourd'hui tout pratiquant d'être un croyant médiocre... Inquiétude paradoxale, mais qui a des précédents autorisés : « Le Fils de l'homme, demande Jésus aux disciples, quand il reviendra, trouvera-t-il la foi sur la terre ? » (Lc 18,8). Ou encore : « Pharisiens hypocrites, Isaïe a joliment prohétisé de vous, quand il a dit : « Ce peuple m'honore des lèvres, mais son cœur est loin de moi : vain est le culte qu'ils me rendent, puisqu'ils enseignent pour doctrines des préceptes humains » (Mt 15,7-8).

1. Une première déficience de la foi de certains pratiquants peut avoir trait à DIEU LUI-MEME.

Dieu est mystère. Mais combien pensent l'avoir compris, cerné, enserré, dans leurs catégories étroites, alors qu'ils devraient eux aussi le chercher à tâtons. Ils s'en font des imaginations médiocres, voisines de l'idolâtrie, allant du Dieu gendarme au Dieu grand-père, selon leur tempérament ou leurs aspirations Tout cela est maintenant décrit et dénoncé. Vatican II s'est lui-même inquiété des présentations trompeuses de la doctrine qui peuvent contribuer à la genèse de l'athéisme (G.S., n. 19, § 3 ; cf. n. 21, § 5).

Laissés à leurs conceptions inadéquates les pratiquants risquent de se trouver un jour les premières victimes de l'athéisme : une croyance peu sérieuse ne résiste pas à une critique sérieuse. Par contre si cette critique est affrontée sérieusement, elle peut avoir l'heureux effet de débusquer les hommes religieux de leurs fausses sécurités, et de leurs représentations boiteuses. Mais précisément la difficulté que ressentent beaucoup de chrétiens fréquentant des athées pour rendre compte de leur foi manifeste que la redécouverte du vrai Dieu commence dans le cœur de ceux-là même qui font profession de l'honorer.

2. La foi que les pratiquants vouent à JESUS-CHRIST n'échappe pas plus que celle des croyants non pratiquants à l'examen critique.

Ceux-là comme ceux-ci sont tentés de réduire le mystère. Toujours ils auront à vérifier le contenu réel de leurs expressions de foi.

C'est eux surtout qui ont tendance à supprimer l'incarnation. Un fait significatif : en France, le langage religieux courant a tout bonnement transformé la Fête du CORPS DU CHRIST (titre liturgique exact) en Fête-DIEU.

Le glissement n'exclut pas le glissement inverse. De même que les non-pratiquants anticléricaux qui affirment croire en Jésus-Christ opèrent facilement une réduction humaniste de style disons gauchiste, de même il ne manque pas de pratiquants pour qui il ne serait en définitive qu'un grand homme, le promoteur et le garant d'une morale individuelle conservatrice, de ces valeurs qu'ils désignent sous le titre de « civilisation chrétienne ». Il n'y a pas si longtemps, la publicité en faveur des établissements confessionnels, en août-septembre, comportait la mention, présumée convaincante, « éducation bourgeoise ».

Ni ce pur Dieu, ni ce simple humaniste, ne sont le vrai Jésus Sauveur.

3. Le pratiquant se manifeste comme un adhérent de L'EGLISE, cela dans un temps où le courant porte plutôt à s'en détacher.

L'Eglise de son côté y est attentive. Pour connaître son extension, elle fait des enquêtes de « pratique religieuse ». Les pasteurs, inquiets de la désertion, ne manquent pas de « remercier ceux qui sont venus ».

Quel est le contenu de conscience de ce rattachement public à l'Eglise ? Quels en sont les motifs ? Quelle intelligence a-t-on du « mystère » du Corps du Christ, tel que la constitution LUMEN GENTIUM l'a exprimé ? Un pratiquant qui était hier un fervent peut se trouver maintenant en désaccord : il avait vu dans l'Eglise une organisation humaine, soit pour des rites religieux, soit pour la défense d'une civilisation ou d'une culture, soit pour le soutien d'intérêts politiques, sinon économiques (11). L'Eglise est considérée alors comme une sorte de parti (« nous sommes de votre bord », dit-on au prêtre), fournissant une doublure idéologique à des courants de pensée ou à des mouvements d'action qui n'ont rien de surnaturel. L'Eglise sacrement, dans le monde et pour le monde, d'un Jésus-Sauveur du monde, qu'en reste-t-il dans de telles mentalités ?

Entre le purisme et la démission

Dès lors qu'on a commencé à soupçonner de telles équivoques tant de la pratique que de la croyance, on se sent tenu d'exiger et du croyant et du pratiquant une parfaite authenticité. Le premier moyen semble de récuser ceux qui se disent croyants et se manifestent pratiquants, mais dont l'esprit et la vie sont en-deça de leurs prétentions. Mais si l'on procède de la sorte, qui donc subsistera ? Il faudra commencer par nous éliminer nous-mêmes et quiconque ne sera pas un saint...

Depuis les « encratites » du 2e siècle jusqu'aux plus récents jansénistes, il y a toujours eu dans l'Eglise des partisans de la rigueur, sans pitié pour les médiocres, requérant d'emblée de tous une totale fidélité. Même dans ses périodes de réforme, l'Eglise a refusé ce purisme. En face d'équivoques, elle a cherché à discerner et à faire discerner, non à condamner brutalement. Elle ne fait pas fi de commencements imparfaits, ni de restes inadéquats.

La foi ne s'identifie pas avec la morale, c'est vrai. Mais la fidélité pratique à la conscience est une voie vers la pleine fidélité au Christ et à l'Eglise (12). Tabler là-dessus n'est pas nécessairement du moralisme La mission de l'Eglise est surnaturelle, mais cela ne veut aucunement dire qu'elle ne s'amorce pas au niveau de l'humain, de ce qu'il y a de plus valablement humain, c'est-à-dire le dynamisme spirituel qui pousse les hommes à se dépasser. Elle doit rencontrer les consciences, et contribuer à les promouvoir, dans le moment même où elle leur révèle la destinée insoupçonnée qui transfigure leurs honnêtetés humaines en charité divine.

La religion n'est pas nécessairement la foi ; elle peut en être l'alibi ou le faux-semblant ; elle peut aussi lui ouvrir la voie et lui fournir un soubassement. On en revient heureusement de l'illusion qu'on sauvera la foi en sacrifiant la religion.

Une foi naïve et mêlée vaut mieux que pas de foi du tout : les Juifs, les Apôtres eux-mêmes, les premiers chrétiens ont cheminé péniblement vers une foi sérieuse. Le mal serait d'en rester ou de laisser demeurer au point initial. Il serait encore pire de rêver d'un passage soit-disant purificateur par la négation de Dieu. Ils avaient tort ceux qui, éprouvant l'imperméabilité de l'Islam,

(11) « Affirmer que la mission religieuse des évêques ne doit pas dépasser les limites de ce que l'on appelle la « vie spirituelle », c'est pratiquement accepter la conception marxiste de la religion. Proclamer la défense de la « civilisation chrétienne », et en même temps nier la mission de l'Eglise dans la défense des valeurs humaines, signifie défendre un paganisme déguisé ». Déclaration de la commission centrale de l'épiscopat brésilien, 1er déc. 1967, I. C. I., n° 302, p. 41.

(12) Cf. R. Salaün, *Evangéliser c'est faire quoi ?* LAC, n° 1, 1967, pp. 9 et ss.

souhaitaient que la foi musulmane soit détruite par l'esprit moderne, pour que l'Evangile trouve un terrain libre.

La pratique routinière, telle une ivraie, ne cesse de repousser. Le remède n'est pas d'éliminer les pratiquants, mais de rendre sa place à la Parole de Dieu dans la vie chrétienne.

Même le rattachement sociologique à l'Eglise est une chance. Si équivoque soit-il, il permet une certaine évangélisation... à condition qu'on ne se satisfasse pas d'avoir encore des « clients », et de les entretenir dans l'illusion.

Ainsi la mission, en région ou milieu « déchristianisés », ne concerne pas seulement l'incroyant à l'état pur, totalement coupé de Dieu et de l'Eglise. Il y a toujours une évangélisation à poursuivre de ce qui persiste ou de ce qui naît de païen chez le croyant ou le pratiquant imparfaits. Elle est rendue plus nécessaire, à mesure que ceux-ci sont plus obligés de rencontrer dans la vie courante les incroyants réels. Elle peut acheminer et initier à l'évangélisation de ces incroyants.

Mais le repère principal de l'Eglise responsable de la mission sera toujours ces derniers. Dans la dérive qui entraîne le monde vers l'athéisme, ils disent la direction ; ils expriment en clair ce qui travaille le croyant non pratiquant, et bien des pratiquants dont la foi vacille. L'Eglise aujourd'hui doit s'obliger à regarder en face le phénomène de l'athéisme et s'efforcer de le comprendre.

L'incroyant proprement dit

Celui-là ne prétend pas avoir encore « sa croyance » : il se sait et s'admet incroyant... dans toute la mesure où un homme est lucide sur lui-même (13).

On a pu un temps estimer qu'il n'existait guère, le tenir pour un peu anormal, tout au moins déviant. Dans notre monde il tient sa place. Non pas que les athées soient majoritaires. Mais ils existent en plein jour ; certains sont les vedettes de la pensée ou de l'action. Ils s'expriment à l'égal des croyants : hier ils avaient à justifier leur négation ; aujourd'hui c'est eux plutôt qui réclament du chrétien qu'il rende compte de son adhésion à Dieu.

Ils ne sont pas tous du même type.

L'athée que nous rencontrons le plus fréquemment, et qui nous trouve les plus désarmés, est L'ATHEE PRATIQUE, qui vit tout simplement sans Dieu. Il ne s'occupe pas de le nier : il fait comme s'il n'existait pas. « Ils n'abordent même pas le problème de Dieu, dit Vatican II ; ils paraissent étrangers à toute inquiétude religieuse, et ne voient pas pourquoi ils se soucieraient encore de religion » (G. S., n. 19, § 2).

Tel qui a vécu longtemps dans cette attitude apparemment tout étrangère à l'idée même de Dieu, peut, à un moment donné de sa vie, sous des formes et en raison de circonstances diverses, être amené à réfléchir sur le sens de cette vie, et à poser les questions décisives. Une indifférence parfaitement lisse est parfois une apparence de surface : un intérêt latent peut s'éveiller soudain, sous le choc d'un appel qui sonne juste. Ne nous hâtons donc pas de cataloguer et classer.

(13) Les enquêtes nous apprennent à ne pas être trop catégoriques : « Lorsqu'une enquête londonienne apprend aux enquêteurs éberlués que 40 % des paroissiens qui fréquentent les offices protestants déclarent ne pas croire à une vie après la mort, tandis qu'au moins un quart de ceux qui professent le doute, l'agnosticisme ou l'athéisme, déclarent prier, et que plus de 20 % parmi eux considèrent que le Christ fut plus qu'un homme, l'observateur est amené à ne pas négliger l'impact de ces paroles scandaleuses (il s'agit de celles du Dr Robinson, dans *Honest te God*) sur le très grand nombre de brebis qui ne sont pas dans le bercail, ou dont personne, y compris la brebis elle-même ne sait dans quelle mesure elles sont dehors ou dedans ». J. THOMAS, *Leçons missionnaires du dialogue avec l'honnête Dr Robinson*, Parole et Mission, oct. 1964, pp. 624-625.

Quoi qu'il en soit des attitudes profondes des personnes, le phénomène social demeure : beaucoup de gens, beaucoup plus de gens qu'autrefois, se manifestent comme des athées pratiques.

D'autres ont rencontré les problèmes essentiels. Mais « ils pensent que l'homme ne peut absolument rien affirmer de Dieu... ils ne reconnaissent comme définitive absolument aucune vérité » (ibid.). On reconnaît là une position fréquente : L'AGNOSTICISME. Elle ne diffère pas tellement de la précédente, sinon qu'elle est plus réfléchie, et qu'elle est le fait de ceux-là qui réfléchissent.

Certains qui la tiennent n'ont pas adopté sans lutte ni angoisse une telle attitude désabusée. Elle peut aller avec une parfaite tolérance, comme avec une aggressivité agacée contre ceux qui prétendent être sûrs de Dieu. Elle peut s'expliquer par le fait que ces incroyants « se représentent Dieu sous un jour tel que, en le repoussant, ils refusent un Dieu qui n'est aucunement celui de l'Evangile » (ibid.). Mais il se peut aussi qu'ils se soient posé en termes sensés le problème de Dieu, et n'aient débouché que dans l'obscurité. Les raisons des chrétiens ne les convainquent pas. Nous avons la charge d'inventorier des voies vers Dieu qui soient pratiquables au grand nombre des agnostiques qui nous entourent.

Enfin Vatican II accorde une importance particulière à L'ATHEISME SYSTEMATIQUE, bien qu'il ne soit sans doute pas le plus répandu. Il ne s'agit plus d'indifférence ni d'agnostique. Il s'agit d'une affirmation positive et motivée d'athéisme. Non pas que l'athée de ce type soit en état de révolte satanique, et s'attaque à Dieu lui-même, ce qui serait encore une façon de le reconnaître : hier les prédicateurs s'en prenaient avec indignation aux ennemis de Dieu, dans l'esprit de saint Jacques (Jc 2,19) : cela n'est plus de saison. Car la thèse des athées actuels est relative non à Dieu, mais à la croyance en Dieu : ils affirment et expliquent qu'elle est une illusion de l'homme (ce qui laisserait place à une tolérance condescendante), et qu'elle lui est nuisible (ce qui incite à lutter contre elle). « Ceux qui professent un athéisme de cette sorte, dit GAUDIUM ET SPES, soutiennent que la liberté consiste en ceci que l'homme est pour lui-même sa propre fin, le seul artisan et le démiurge de sa propre histoire. Ils prétendent que cette vue des choses est incompatible avec la reconnaissance d'un Seigneur, auteur et fin de toutes choses, ou au moins qu'elle rend cette affirmation tout à fait superflue » (n. 20, § 1).

Le rejet de la croyance comme aliénante est le fait aussi bien de Nietzsche, de Freud, de Sartre, de Merleau-Ponty, que de Marx. Mais c'est bien sous la forme et par le moyen du marxisme que l'athéisme s'est vulgarisé et diffusé à travers de larges zones humaines. Aussi Vatican II en fait-il mention spéciale : « Parmi les formes de l'athéisme contemporain, on ne doit pas passer sous silence celle qui attend la libération de l'homme surtout de sa libération économique et sociale. A cette libération s'opposerait, par sa nature même, la religion, dans la mesure où, érigeant l'espérance de l'homme sur le mirage d'une vie future, elle le détournerait d'édifier la cité terrestre » (G. S., n. 20, § 2).

⁂

La réalité concrète présente des mélanges, des dégradés, des évolutions dans les consciences personnelles et dans les groupes, qui défient la rigidité de nos schémas. Nous avons cependant essayé de typer des attitudes par rapport à la foi, et proposé des « catégories », pour faciliter l'analyse et empêcher qu'on n'en reste à une vue trop simplistement globale de la déchristianisation. Notre saisie du « concret » est plus vraie, plus éclairante, et plus utile, quand nous pouvons situer les unes par rapport aux autres les réalités complexes et mouvantes, grâce à des repères un peu précis.

Notons en particulier que l'incroyance consciente exprime et active l'incroyance encore hésitante de ceux qui tiennent tant soit peu à la divinité, et que les incertitudes des croyants, comme leurs difficultés à traduire et justifier leur foi, préparent les voies à l'athéisme.

Regarder d'un peu près le comment de la déchristianisation était donc sans doute utile. Il est plus important (quoique plus ardu) d'en chercher le pourquoi, c'est-à-dire les vraies causes : les principales ne sont peut-être pas celles qu'on évoque le plus souvent. A cela il nous faut maintenant travailler.

L'Eglise de Kinshasa

Monseigneur MALULA, évêque de KINSHASA (Congo-Kinshasa) donna, au cours des mois de novembre et décembre derniers, dans chaque doyenné, à tous les prêtres et religieuses, trois conférences sur « l'église particulière », en vue de l'élection du conseil presbytéral. Ces conférences explicitent les orientations prises à la récente Assemblée plénière de l'Episcopat du Congo.

Les notes prises à ces conférences par l'équipe des prêtres de Pontigny furent soumises à Mgr Malula qui les approuva. C'est avec l'accord de ce dernier que nous les publions ci-dessous, estimant qu'il nous est nécessaire d'entendre, et de recevoir, ce message de l'Eglise de Kinshasa.

L'Eglise particulière

Quel sera demain le visage de l'Eglise au Congo ?

L'Assemblée plénière en a longuement discuté. C'était la première Assemblée plénière après le Concile. Elle a souligné la répercussion profonde sur l'Eglise, de l'indépendance nationale acquise, de l'indépendance économique en devenir, et de l'indépendance culturelle inévitable. Les Congolais veulent affirmer leur autonomie dans tous les domaines.

L'indépendance culturelle pose le problème de l'avenir de l'Eglise au Congo, en tant qu'institution venant de l'étranger. L'Eglise ne peut ignorer les aspirations légitimes d'un peuple qui se veut libre. Elle doit adapter le message et l'intégrer dans le peuple congolais d'aujourd'hui. Il s'agit d'implanter au Congo une Eglise particulière : peuple de Dieu africain et missionnaire. Ceci ressort de la Mission même de l'Eglise : annoncer le Christ à tous les peuples. Un seul message est transmis aux différents peuples dont les réactions sont différentes suivant leur caractère particulier.

Ici, la transmission sera différente des autres pays. L'Eglise particulière est la raison d'être de « l'agir missionnaire », chacun à sa place, chacun avec son rôle. Il y a deux sortes de lois qui commandent cette implantation, lois objectives d'incarnation et de transcendance.

Incarnation

Toute conversion d'un peuple ou d'un homme commence par le dialogue dans lequel le peuple réagit tel qu'il est, tel que Dieu l'a fait. Ce dialogue est essentiellement un échange : donner et recevoir.

Conséquences :

L'Eglise particulière n'est pas importée de l'extérieur, mais elle est déploiement jusqu'à maturité de la semence de vie ; elle s'exprime en formant un peuple chrétien, spécial, particulier.

La vie religieuse, pour s'insérer dans le cadre de l'Eglise particulière, doit émaner du peuple lui-même, doit naître spontanément. Par le fait même, elle prendra le visage de ce peuple.

Transcendance

Le message dépasse les peuples.

Conséquences :

Les messagers de l'Evangile ne sont pas messagers ni propagateurs d'une culture, ni d'une civilisation : envoyés par Jésus-Christ, pour enseigner Jésus-Christ,

Par ce message, l'Eglise particulière reste et entre en communion avec toutes les autres Eglises particulières.

L'Eglise particulière exige une conversion

L'Eglise universelle sera communion des Eglises particulières. Condition fondamentale pour le dialogue, l'édification de l'Eglise particulière est la conversion intérieure « l'aggiornamento » de chaque chrétien dans l'Eglise : changement de mentalité, façon de voir, de comprendre les choses, de saisir la réalité congolaise. Accepter loyalement le fait de l'Eglise particulière qui s'édifie actuellement au Congo ; accepter que le clergé local ait un rôle de premier plan à jouer. Acceptation de la vérité du fait de l'Eglise qui s'édifie au Congo. Il y a des faits qui accompagnent et que nécessitent ce changement de mentalité.

L'implantation de l'Eglise au Congo a été très liée au fait colonial avec tout le bien et le mal que cela comporte. Mais il s'agit plutôt de la transplantation d'une Eglise occidentale, liée à une culture bien déterminée (philosophie, art, culte, etc...). C'était difficile de faire autrement, mais c'est un fait. Il faut faire référence à l'Assemblée Plénière de l'Episcopat du Congo en 1961, bien qu'il n'y avait encore que sept ou huit évêques congolais, dont trois ou quatre n'avaient pas droit au chapitre, n'étant qu'auxiliaires.

Les têtes de chapitres des Actes 1961 étaient : Relations Eglise-Etat ; l'Eglise a été liée à la colonisation ; l'Eglise a contribué à faire prévaloir sans nuances la culture occidentale ; négligence de la formation d'une élite ; elle n'a pas suffisamment défendu les opprimés.

Depuis 1960, les choses ont changé. Un fait historique capital : l'indépendance. L'Eglise n'a pas boudé ce fait, mais l'a salué avec joie (cf. Lettre pastorale des évêques en 1959). A la place du gouvernement colonial, il y a un gouvernement congolais qui essaye de doter le pays de nouvelles structures, d'organismes ayant leurs structures propres ; d'où mutations profondes, politiques, sociales, économiques, culturelles d'un pays qui cherche sa personnalité propre, son autonomie. L'Eglise de ce pays, témoin de ces changements, qui les voit passer à travers les souffrances, les tribulations, assiste à ces mutations. Quelle sera son attitude, elle qui a mission de sauver ce peuple ?

La réponse : Notre attitude doit être celle d'un converti ; conversion de mentalité pour essayer de comprendre ce peuple, de l'aider positivement.

Contenu de cette conversion

Devant ces affirmations de volonté d'indépendance d'un peuple qui s'affirme et se veut chez lui, vous vous sentez plus étrangers qu'auparavant. On ne se sent plus comme autrefois.

Conséquence : on peut se décourager : « Que pouvons-nous faire encore ici ? ».

On peut regretter les structures du passé et même vouloir s'y accrocher, mais l'histoire est irréversible.

L'important pour nous, envoyés par le Christ pour annoncer l'Evangile, c'est de chercher la volonté de Dieu. Il nous parle de différentes façons et souvent par les événements. Un fait qui est historique est l'indépendance, et c'est la volonté de Dieu qui veut que l'homme accepte sa volonté.

Il ne s'agit pas de subir ces événements, mais de les accepter, de les aider, d'y collaborer. Ce n'est pas un service que nous voulons rendre au pays, mais que le pays nous demande, que les chefs du pays veulent. Et cela c'est la volonté de Dieu : que nous entrions pleinement dans les nouvelles structures.

Exemple :

L'enseignement : au temps colonial, il y avait une organisation. Avec l'indépendance, il semble qu'il y ait bouleversement. Nous devons rentrer dans les structures actuelles, peut-être boiteuses pour nous, mais y rentrer et y collaborer. Quelles seront les structures de demain pour l'enseignement ? L'Eglise doit être prête à rendre les services qu'on lui demande.

La conversion, c'est accepter l'Eglise particulière, où la hiérarchie locale et le laïcat auront à jouer un rôle de premier plan. C'est l'évêque qui est le responsable de la pastorale. Toutes les congrégations religieuses sont des moyens pour aider l'évêque dans l'implantation de l'Eglise. Les congrégations religieuses sont au service de l'Eglise particulière.

Etre au service, c'est être à la disposition entière de l'évêque. Les congrégations religieuses ne sont pas une fin en soi, mais ont pour but l'implantation de l'Eglise locale, l'évangélisation d'un diocèse. Celà entraîne de lourdes conséquences dans la vie pratique, car il est difficile d'harmoniser les intérêts du diocèse et les intérêts particuliers des congrégations.

Conversion : c'est se considérer non comme messagers d'une culture, mais de l'Evangile, de la foi pure, dégagée et communiquée à travers les éléments valables de la culture africaine, et nous devons croire à la valeur de cette culture africaine. Nous devons croire à la possibilité d'une expression africaine du message. On admet et on reconnaît dans l'Eglise qui s'édifie un autre mode d'expression du message tout aussi valable dans la vie humaine et religieuse.

Exemple : Dans un diocèse, il y a une différence entre la façon d'agir d'un évêque africain et d'un évêque occidental. Je défie l'assemblée de dire quelle est la meilleure façon. Ce sont seulement deux façons différentes. L'Occidental sera un très bon organisateur, administrateur, tiendra les fiches. L'Africain sera l'homme des relations humaines. Chaque façon a ses avantages et ses inconvénients.

Autre exemple : L'hospitalité : l'Occidental est individualiste et a donc sa façon de concevoir l'hospitalité. L'Africain est hospitalier et a une autre façon de la concevoir. Mais, parce que missionnaires, vous devez faire effort pour entrer dans la mentalité de ce peuple, dans sa façon de concevoir l'hospitalité. C'est souvent une cause de difficultés dans les communautés mixtes. Il s'agit de comprendre et d'harmoniser. L'Africain vit intensément le moment présent. L'Occidental, devant un fait, pense déjà aux conséquences de ce fait et cela influe sur son comportement. Cultures différentes, mais qui peuvent être complémentaires.

Cette conversion est de se défendre contre la tentation de prendre comme critère de civilisation, la civilisation occidentale.

Cette conversion, c'est faire nôtre la destinée du peuple que nous évangélisons, avoir partie liée avec lui, concrètement. On partage son destin, ses souffrances ; vivre avec lui dans les efforts qu'il fait pour rechercher sa personnalité propre. C'est à cette condition que le peuple nous considérera comme une partie intégrante. Et, étant intégrés, nous serons un témoignage de l'Evangile, d'autres Christ, sauveurs. Présence missionnaire et évangélique.

L'Eglise du Congo aura un visage différent des autres, mais sera authentique. Aggiornamento. Acceptation de la vérité des faits. Probité de notre part et dépouillement continuel. D'où création d'une section de la Pastorale décidée par les évêques.

Les structures

Après les lois d'incarnation et de transcendance, les conditions pour l'implantation de l'Eglise particulière, maintenant les structures à établir car toute conversion commence par un dialogue. C'est pourquoi il faut des structure de dialogue : aujourd'hui, les structures diocésaines :

Presbyterium

On peut affirmer que l'idée centrale de Vatican II fut d'éveiller chez les membres du peuple de Dieu leur co-responsabilité dans la mission de l'Eglise. Les évêques, successeurs des apôtres, sont les premiers responsables de l'évangélisation, en tant que successeurs des apôtres : « Allez, baptisez... ». Pourtant cette responsabilité, ils la partagent avec tout leur clergé et leurs fidèles. Il y a unicité de la Mission, mais corresponsabilité des agents d'exécution de cette mission. Aussi nous allons avoir des dialogues à différents échelons :

— au sommet, pape et évêques : collégialité, synode des évêques.

— presbytéralité : évêque et prêtres : c'est là que se situe le Presbyterium.

L'évêque, avec son clergé, forme le presbyterium. Le fondement en est l'ordre sacerdotal. Dialogue sur deux plans :

— évêque et prêtres : l'union de l'évêque et des prêtres doit constituer une famille dont l'évêque sera le père. Les prêtres qui en sont membres ne sont pas de simples exécutants, auxiliaires, mais co-responsables de l'Eglise particulière. Responsables avec l'évêque mais sous l'évêque. L'évêécoutera, consultera de façon que les prêtres aient l'avant dernier mot, mais l'évêque a le dernier mot.

— prêtres et laïcs : (mais ce n'est pas le presbyterium) le mot laïc est employé dans le sens de Vatican II : responsable de la Mission, dans son domaine.

Plus en détails, le Presbyterium, c'est l'évêque avec les prêtres. Mais nous devons nous efforcer de dépasser cette institution pour saisir l'esprit qui doit vivifier, l'animer. Cet esprit est celui de charité sacerdotale : respect mutuel, confiance mutuelle, totale, estime les uns pour les autres tels qu'ils sont et là où ils sont L'obéissance et l'autorité acquièrent un sens nouveau. Elles doivent, pour le bien de la Mission, s'harmoniser :

— autorité : conçue comme un service. Quand Dieu investit quelqu'un de l'autorité c'est pour qu'il serve. L'évêque doit avoir le souci de consulter, de respecter la personnalité de chaque peuple, de chaque prêtre.

— obéissance chez les prêtres : pas synonyme de passivité qui attend tout de l'évêque. Mais recherche confiante de la volonté de Dieu. Ouverture, initiative, mais contrôlée, parce qu'obéissance d'une personne humaine libre et dotée d'intelligence. Cela suppose évidemment la foi qui nous fait discerner Dieu dans les hommes. Si tous cherchent la volonté de Dieu ils vont fatalement se rencontrer quelque part.

Les prêtres entre eux doivent faire règner la charité sacerdotale, s'entraider, se compléter. Il ne suffit pas qu'ils se comprennent. Ils éviteront toute critique destructive, comme rapporter dans une communauté ce qu'il y a de mal dans une autre.

Il faudra continuer ce dialogue dans les contacts personnels, partout où nous nous retrouverons pour une recherche pastorale. On recherchera aussi de nouvelles orientations à donner à la Pastorale, suggestion à l'évêque. On lui soumettra des projets. Des initiatives devront partir des prêtres dans la pastorale, car il y a de nouveaux problèmes qui se posent à l'Eglise. Nous ne pouvons pas nous contenter de la façon traditionnelle de travailler en commun. Le Christ a dit : « Allez », cela marque un dynamisme.

Conseil presbytéral

Il concerne non seulement les diocésains, les incardinés, mais tous les prêtres engagés dans le ministère sacerdotal. Mais, selon le N° 28 du décret « PRESBYTERORUM ORDINIS », le clergé séculier autochtone doit jouer un rôle de premier plan. Celà n'exclut pas qu'il y ait des tâches diversifiées. Cependant certaines œuvres sont considérées comme principales pour l'implantation d'une Eglise particulière : petit séminaire, grand séminaire, naissance d'une vie religieuse selon le génie propre de l'âme congolaise, formation du laïcat.

Tous les prêtres choisissent parmi eux leurs délégués et ceux-ci parlent au nom de ceux qui les ont délégués.

Compétences : (cf. As. Pl. de 67) :

Ministère pastoral, enseignement religieux, catéchuménat, formation du laïcat, pastorale des vocations, enseignement, œuvres caritatives, aspect pastoral des finances, responsabilité pastorale des religieuses.

Mais il y a des problèmes :

a) D'une part, un clergé séculier qui dépend directement de l'évêque au plan matériel. Alors, question s'est posée aux évêques : faut-il débattre les questions financières concernant les abbés au sein du Conseil presbytéral, puisque cela ne regarde pas les religieux.

b) Vie spirituelle des religieux : or les religieux ont leurs supérieurs religieux qui s'en occupent. Or le décret déjà cité en donne la responsabilité à l'évêque.

Constitution :

Il faut que les prêtres se sentent concernés. Donc la majorité doit être élue par le clergé lui-même et la représentation du clergé diocésain doit toujours être assurée. L'élection peut se faire de différentes façons :

— par catégories de prêtres : curés, vicaires, professeurs, etc...

— par doyennés.

Mais l'évêque se réserve le droit de nommer au moins deux membres, parce qu'il peut se faire que des types très intéressants pour l'évêque ne soient pas élus par les prêtres.

Le mandat sera de 3 ans et les réunions auront une fréquence d'une fois par trimestre environ. Tout ce qui concerne la pastorale devra d'abord paraître dans l'organe officiel « Notes Pastorales ».

Cabinet de l'évêque, Conseil financier, Conseil pastoral.

Le gouvernement du diocèse exige que l'évêque soit éclairé objectivement sur tous les problèmes qui se posent dans le diocèse. Le Conseil Pastoral est avant tout une consultation des laïcs ; structure officielle de consultation des laïcs. L'évêque doit être en contact avec l'ensemble du troupeau.

Composition :

Il faut entendre les laïcs. L'évêque a d'autres occasions d'entendre les prêtres. Nous ne connaissons pas les courants d'idées qui traversent ce pays, ce qui l'élite pense de l'Eglise et de ses structures. Il ne s'agit pas seulement d'écouter les « pieux laïcs », les braves tatas et mamas de l'Action catholique qui sont d'accord avec nous d'avance. Il faut des gens qui aient une opinion personnelle, qui puissent dire non aux prêtres pour telle et telle raison, quand c'est nécessaire... Il s'agit de gens peut-être pas pratiquants réguliers, mais qui ont la foi vraiment et qui, dans leur travail, veulent s'inspirer des principes du Christ. Il faut entendre les laïcs indépendants.

Majorité des membres laïcs ; hommes et femmes avec quelques prêtres, religieux et religieuses, religieuses surtout en raison de leur expérience pastorale. C'est l'évêque qui nomme les membres du Conseil Pastoral. Ils ne sont pas élus. Ils sont proposés et l'évêque les nomme. Mandat de 3 ans.

" Les prêtres ruraux "

Jacques Maître
« Etudes de Sociologie »
aux Editions du Centurion

Origine d'un livre

Maurice Hornus

La vie des campagnes françaises se transforme rapidement et en même temps le Clergé rural voit son effectif réduire progressivement, soit en raison du besoin, sans cesse accru, des villes, soit par suite de la diminution de l'effectif.

Devant cette évolution accélérée, quelles sont les réactions des prêtres ruraux ? Quelles sont leurs perspectives d'avenir ? Quelle est leur adhésion au renouveau dans l'Eglise ?

Telles étaient les questions qui se posaient au sein du Comité de Pastorale rurale.

Avions-nous la possibilité de répondre à de telles questions autrement que par l'étude de témoignages recueillis par les uns et les autres, ou les réponses, toujours limitées, à des questionnaires présentés dans une Revue ?

Comment arriver avec rigueur à une analyse de l'ensemble du clergé rural français ? Comment apporter une information objective pouvant servir de point d'appui à une orientation pastorale audacieuse, répondant aux exigences du monde actuel ?

Ces préoccupations sur les comportements du clergé rural français rejoignaient celles de Jacques Maître, chargé de recherches au Centre National de la Recherche Scientifique. Il acceptait d'être le maître d'œuvre d'une enquête auprès du Clergé rural. En 1962, le principe de l'enquête était décidé par le Comité de Pastorale rurale. Le Comité s'engageait à apporter son concours dans la mise en œuvre du projet, en respectant l'autonomie et les exigences d'une discipline.

Ce sont les résultats de tous ces travaux qui sont réunis dans le livre : « Les Prêtres Ruraux », aux Editions du Centurion. (Voir, sur l'origine de l'enquête, page 273, Annexe I).

Une telle investigation ne risquait-elle pas de se laisser enfermer dans une description quelque peu statique de la situation présente ? Si tel avait été le projet, son intérêt serait demeuré extrêmement limité. Il importait de faire ressortir les attitudes du clergé devant un monde en mutation, de dégager les lignes de force qui soutiennent son action, de mesurer le sens de l'évolution de son comportement.

Se considère-t-il comme le témoin de ce que fut hier la campagne ? Comment sa vie et ses responsabilités sont-elles entraînées dans la mutation actuelle ? Quelle image se fait-il à la fois de ce changement et de son rôle aujourd'hui ?

1.500 prêtres, répartis à travers toute la France, ont été choisis afin de fournir un échantillon représentatif de l'ensemble du clergé rural. Ils ont répondu aux nombreuses questions des enquêteurs.

L'exploitation de ces réponses a permis de tirer des conclusions souvent inattendues et de dégager les lignes de force et les principales tendances, face à l'avenir. Ce qui n'est pas le moindre intérêt de cette étude.

⁂

Pour permettre de s'exprimer aux 1.200 prêtres qui ont effectivement été interrogés, il fallait disposer d'un questionnaire très proche des questions importantes que chacun pouvait se poser dans la diversité des engagements et, en même temps, suffisamment abordable. Ce premier travail de rédaction du questionnaire fut fait à la suite d'une quarantaine d'entretiens conduits par les membres du Comité de Pastorale rurale auprès de prêtres ruraux choisis dans la plus grande diversité d'âge, de fonction, d'appartenance diocésaine ou religieuse, d'implanta

tion géographique à travers la France.

L'étude de ces entretiens enregistrés permit de dégager les thèmes dominants autour desquels se manifestaient les préoccupations du clergé rural.

Partant de là, un questionnaire fut établi en soixante questions principales, qui se décomposaient elles-mêmes en questions secondaires. C'est ce questionnaire qui devait servir pour l'enquête proprement dite.

Les renseignements sur toutes les étapes de l'enquête, les précisions techniques sur l'exploitation des résultats recueillis, les résultats chiffrés eux-mêmes ont été mis à la disposition du lecteur en fin de volume. Ces pages, d'un abord quelque peu aride, sont le point d'appui d'une investigation qui a voulu être poussée aussi loin que possible. Elle souligne le sérieux scientifique de la démarche, elle rappelle les collaborations nombreuses rencontrées aux diverses étapes de la recherche sous la direction de Jacques Maître.

Le compte rendu de l'enquête se présente en deux parties.

Tout d'abord le clergé rural tel qu'il se voit lui-même à travers la situation qui est la sienne dans un monde en transformation, puis le monde rural vu par les prêtres.

Avant d'aborder ces chapitres, nous trouvons quatre portraits de prêtres ruraux saisis dans la complexité de la situation présente. Ils ne manquent ni de vie, ni de pittoresque. Ils sont là surtout pour nous rappeler que derrière les tableaux de chiffres et les calculs de pourcentage, il y a de multiples entretiens réalisés durant l'enquête ; il y a l'espérance et l'angoisse d'hommes qui s'interrogent et qui appellent une réponse.

Nombreux sont les enquêteurs qui nous ont rapporté la richesse des entretiens et la densité des questions soulevées. Au point de départ comme au terme d'une analyse rigoureuse, nous trouvons des personnes.

Contrairement à des idées encore courantes, le visage classique du curé de campagne, attaché à la stabilité, à la tradition, est fortement remis en cause. Dans sa grande majorité, le clergé s'interroge, il est ouvert à un monde qui se transforme sous ses yeux et qui souvent remet en cause les conditions mêmes de son engagement sacerdotal.

Qu'il s'agisse de l'insertion du prêtre, de son statut social parmi les hommes, des rapports entre les gestes cultuels traditionnels et l'évangélisation, tout est sujet à réflexion. Aussi 38 % du clergé préconise pour l'avenir que les prêtres ruraux travaillent soit manuellement soit comme techniciens dans une spécialité profane ; 85 % considèrent comme heureux le dépérissement de certains rôles assumés traditionnellement par le prêtre; 46 % pensent qu'il faudrait encore aller plus loin.

De même lorsque nous abordons les réactions du prêtre face aux problèmes économiques, aux loisirs, aux jeunes, à la famille ou à l'école. Nous constatons que l'évolution le déroute souvent et l'interroge sur sa manière de faire. Mais il n'est nullement bloqué dans ses attitudes..

Dans tous les domaines, la transformation des campagnes ira en s'accélérant. Devant de tels bouleversements, il ne suffit plus, pour le prêtre rural, d'accueillir et de s'adapter au jour le jour. Or, l'enquête révèle que les solutions pastorales envisagées par le clergé lui-même restent peu inventives par rapport à l'effort de lucidité que l'on retrouve par ailleurs. Sans doute, nous constatons une adhésion assez large, en particulier chez les générations nouvelles, pour le regroupement des paroisses, l'équipe sacerdotale ou la place du laïcat. Mais quel est le contenu réel d'une telle adhésion ?

Pourquoi ce décalage entre l'accueil, la lucidité et les réponses pastorales ? Faut-il y voir les signes d'une étape dans la prise de conscience d'un clergé face à des problèmes nouveaux ? ou bien l'annonce de mutations encore plus profondes ?

Les conclusions de l'enquête soulèvent toutes ces questions, après nous avoir aidés à redécouvrir le clergé rural avec un regard neuf. Il n'appartient pas à une étude sociologique d'apporter les solutions pastorales. Elle essaie de poser les problèmes d'un corps sacerdotal devant les transformations d'un monde.

Elle interpelle l'Eglise ; elle nous interpelle tous dans notre responsabilité.

Ouvrages reçus

La musique sacrée après la réforme liturgique
Présenté par Mgr J. BEILLARD et F. PICARD
Coll. « Vivante liturgie », Paris, Centurion, 1968, 128 pages.

Les apparitions de Lourdes
R. LAURENTIN
Paris, Lethielleux, 1968, 288 pages.

Introduction à la théologie du Nouveau Testament
A.-M. HUNTER
Trad. de l'anglais, Coll. « Lire la Bible », Paris, Cerf, 1968, 168 pages.

L'Evangile est une clé
J. TEMPLIER
Paris, Editions ouvrières, 1968, 328 pages.

De Jésus aux évangiles
Collectif (Delorme, Neirynck, George, Lambrecht, Bonnard, Rasco, Sabre, Van Iersel, Denis, Didier, Loughlin, Dufour)
Paris, Lethielleux-Duculot, 1968, 290 pages.

Le Schisme, sa signification théologique et spirituelle
ARGENTI, BRUSTON, CONGAR, Mgr GOUYON
Coll. « Unité chrétienne », Lyon, Xavier Mappus, 1968.

Initiation à Paul Tillich, une théologie moderne
G. TAVARD
Coll. « Eglise en son temps - Etudes », Paris, Centurion, 1968, 224 pages.

Les prêtres. Formation, ministère et vie
Collectif (Frisque, Denis, Congar, Wiéner, Colin, Lécuyer, Le Sourd, Weers, Marcus)
Coll. « Unam sanctam - Vatican II », Paris, Cerf, 1968, 400 pages.

La reconnaissance, ou qu'est-ce que la foi ?
J.-C. BARREAU
Paris, Seuil, 1968, 110 pages.

La joie de la pénitence
C.-J. NESMY, o.s.b.
Coll. « L'esprit liturgique », Paris, Cerf, 1968, 160 pages.

Christologie — Essai dogmatique (t. I. L'homme Jésus)
Ch. DUQUOC, o.p.
Coll. « Cogitatio Fidei », Paris, Cerf, 1968, 340 pages.

A travers le monde de la foi
J. MOUROUX
Coll. « Cogitatio Fidei », Paris, Cerf, 1968, 276 pages.

Ecclésiaste
A. BARUCQ
Coll. « Verbum salutis », Paris, Beauchesne, 1968, 216 pages.

Cordula ou l'épreuve décisive
H. URS VON BALTHASAR
Trad. de l'allemand, Paris, Beauchesne, 1968, 128 pages.

Ordinations

Dimanche 28 avril, à 10 h 30, en la chapelle du séminaire à Fontenay-sous-bois, le Cardinal LIENART ordonnera au ministère quatre diacres de la Mission de France : Jean GABORIAU, Louis MESNIER (Badu), Antoine NICOLAS, Gilbert ROUX.

Carnet de la Mission

La mère de Claude HURET (Le Havre) est décédée fin décembre. Que sa famille et son équipe trouvent ici le signe de notre amitié.

Numéros disponibles

1963 - n° 7 : Catéchèse pour notre temps.

1965 - n° 5 : Des prêtres et des laïcs font part de leurs recherches.

n° 6 : Assemblée générale : rapport d'orientation ; rapport Tiers-Monde.

1966 - n° 1 : Assemblée générale : rapport urbain.

n° 3 : Pauvretés et pauvres dans la société.

n° 6 : L'expérience chrétienne de la foi et le dialogue avec les non-chrétiens ; tables générales 1952/1966.

1967 - n° 2 : Une embauche qui a changé ma vie — Non dans la chair, mais dans l'esprit (R. Salaün).

n° 3 : Demain, quelle paroisse ? (R. Crespin).

n° 5 : « Cheminement de la Mission de France » (J.-F. Six) — Connaître le monde ouvrier (M. David).

n° 6 : Le prêtre dans le peuple de Dieu (R. Crespin) — Son rôle dans les institutions et les événements (E. Deschamps).

Tirés à part : R. Crespin — L'originalité de la foi (5/1966) (2 F).

R. Salaün — Evangéliser, c'est faire quoi ? (1/1967) (2 F).

J. Dimnet — Presse, Radio, Cinéma, Télévision, Publicité (4/1967) (1 F 50).

M. Massard — Foi et religion (7/1968) (à paraître).

ABONNEZ VOS AMIS

bulletin à découper et à envoyer à
Lettre aux communautés
Prélature
B.P. 38 - 94 Fontenay-sous-bois

NUMEROS SPECIMENS

Veuillez servir gratuitement un n° spécimen à

M _____

_____

M _____

_____

de la part de M _____

signature :

BULLETIN D'ABONNEMENT
(conditions page suivante)

Je souscris un abonnement au nom de :
(écrire en lettres capitales)

M _____

adresse : _____

_____

Ci-joint dans la même enveloppe un mandat, chèque bancaire, chèque postal de Fr. _____

à l'ordre de : Lettre aux Communautés
c.c.p. Paris 21.596.44

Maquette : J.-M. Bertholle